

La Communauté urbaine Grand Paris Seine & Oise présente

CONCOURS DE NOUVELLES POLAR

10

HISTOIRES
INÉDITES
SÉLECTIONNÉES



GRAND PARIS
**SEINE
& OISE**
COMMUNAUTÉ URBAINE

L faisait nuit noire à 5 heures du matin lorsque je sortis dans le froid. J'étais seule dans la rue et galopais presque, de peur de rater mon train, ligne J. Comment aurais-je pu imaginer que mon trajet serait à ce point semé d'embûches, de frissons ? Ma survie ne tenait qu'à vos lignes, vos rebondissements, vos mots.

J'avais pris de l'avance en ce samedi 6 décembre en direction des Mureaux. L'enjeu était à la hauteur de mon empressement.

Des nouvelles. Feuilletés contre moi, enfin, j'allais savoir...

Qui serait sélectionné (e) par le jury de bibliothécaires pour figurer dans ce premier recueil de nouvelles aux couleurs d'angoisses : noir, thriller, polar... ? Lequel ou laquelle d'entre eux serait le ou la lauréat(e) ?

Sur le quai, à cette heure matinale, je me serrai dans ma doudoune, mal à l'aise. Un homme intrigant au manteau beige trop élégant me lançait des regards appuyés. Pas bon. Et si dans mon sac, la clé que je détenais allait renverser vos convictions ? (La clé de Lionel Favennec)

La veille, un mystérieux interlocuteur m'avait donné rendez-vous du côté du chantier naval d'Andrézy. Le deal ? 1000 euros en échange du recueil de nouvelles. Zodiac m'avait appelé. Il était sur une piste. « Déclinez ! Il en va de votre vie ». (Aristofil 78 de Elisabeth Roche)

Toujours dans le train, au niveau de Poissy, je redoutais un retard. Il me fallait arriver avant tout le monde car le crime parfait ne tolérât aucun témoin. J'étais déterminée à user de ma bombe pour décimer l'intrus. (Acrostiche et obsession fatale de Hadj-Said M'Hamed)

Pourtant c'était davantage le fait de croiser Oscar Evans, le patron de la Fondation Monet, invité pour la remise des prix, qui me vrillait les entrailles. (Impression soleil couchant de Blanche Boisseau)

J'étais également tourmentée. Pourquoi Sarah, la femme de mon patron, actionnaire si gentille ne répondait plus à mes appels ? (Suis l'odeur des joncs de Mathilde Poupée)

Je manquais de choir de mon siège lorsque le train s'immobilisa brutalement. Dans les rames, une voix métallique résonna « accident voyageurs ». Il était 5H12. (5H12 d'Élodie Rossignol)

C'est alors que mon téléphone sonna. Une voix d'outre-tombe me livra un message à peine audible : « merci... peux partir maintenant... dites à... pas sa faute... merci » avant que la communication ne coupe. (Appelle moi quand tu seras morte de Jean-Michel Betembourg)

Décidément, ce trajet chaotique prenait une tournure maléfique.

Je tentais de me calmer me disant que j'aurai la chance d'échanger avec Alexandre Malinsky, l'écrivain. L'enquête sur Mathilde Clément avait-elle abouti ? (La Muse de Jean-Pierre Ramet).

En face de moi, une vieille femme tricotait avec de petits os d'oiseaux. De son sourire s'échappait de l'eau de mer » Je fus soudain extirpée de ce cauchemar dérangeant lorsque le J se remit en marche. (Terminus chambre 117 de Richard Donini)

À la station suivante, une enfant de six ans monta dans la rame. Elle ne cessait de répéter « c'est un terdit ». Pages blanches et tubes de peinture, elle crachait la couleur pour cracher la douleur. (Soulvenirs d'Isabelle Acuti)

Mon train vient de stopper à la station Les Mureaux. Les portes s'ouvrent. Je suis debout, bien heureuse d'être encore en vie car que ne m'auriez-vous fait subir encore ?!

Je remercie toute l'équipe de la GPS&O, de m'avoir accordé sa confiance, très émue d'avoir pu accompagner certains d'entre vous dans votre imaginaire en ateliers d'écriture et le plaisir de vous lire.

Je félicite évidemment Elisabeth Roche mais également Hadj-Said M'Hamed, Blanche Boisseau, Mathilde Poupée, Elodie Rossignol, Jean-Michel Betembourg, Lionel Favennec, Jean-Pierre Ramet, Richard Donini et Isabelle Acuti sélectionnés dans ce recueil.

Mon respect à tous ceux que la plume interpelle. Lire, lire, lire encore. Et cette envie d'écrire qui démange. Se livrer, faire trembler ou pleurer.

Car ce sont les sentiments qui nous animent.

Vive nous !

Merci.

Anouk Shutterberg

Les nouvelles ont été sélectionnées par un jury composé de bibliothécaires et de libraires du territoire de Grand Paris Seine & Oise :

- **Léa Lamérant** de la bibliothèque de Buchelay
- **Marine L'Hostis-Miroux** de la bibliothèque d'Ecquevilly
- **Bérengère Augusta** de la bibliothèque d'Issou
- **Laure Aspar** de la médiathèque communautaire aux Mureaux
- **Damien Eschbach** de la librairie Aptimots
- **Céline Ghione** de la médiathèque de Magnanville
- **Clotilde Belin** de la médiathèque de Mantes la Jolie,
- **Élodie Chevreux** de la médiathèque de Poissy
- **Guillaume de Sancy** de la médiathèque de Porcheville
- le juré d'honneur **M. Laurent Brosse**, vice-président de la Communauté urbaine Grand Paris Seine & Oise délégué à la culture.

A person in a dark coat is walking away from the viewer on a path that leads towards a sunset. The sky is filled with vibrant orange and red clouds, while the foreground is a mix of green and blue. The path is lined with trees and a low wall on the right. The overall mood is contemplative and atmospheric.

Élisabeth Roche

✎ Lauréate
du
concours
de
nouvelles
polar

ARISTOFIL 78

par Élisabeth Roche

Il faisait nuit noire à 5 heures du matin lorsqu'elle sortit dans le froid. Elle était seule dans la rue et galopait presque, de peur de rater son train, ligne J. Mais surtout, elle craignait d'être suivie. Elle se dirigeait vers l'arrêt Maurecourt et descendrait à Conflans-Fin d'Oise. Le lieu de rendez-vous était sur les quais de la place Fouillère, près des œuvres de Sophie Whettnall. Mais aujourd'hui, il ne s'agissait pas de résister au vacarme du silence ou de contempler les berges d'une Seine tranquille faisant clapoter les souvenirs d'enfance au rythme de la bise glaciale qui soufflait ce matin.

Son cœur battait fort. Elle avait peur et se souvenait en frissonnant du regard de la bibliothécaire lors de l'opération de désherbage à laquelle elle avait participé. Drôle de nom pour l'action de trier les vieux livres ! Soupçon et méfiance. Pourtant, comment aurait-elle pu deviner ce que Moïra avait trouvé, puis dérobé pour enfin le cacher sous son pull ? Les fameuses pages découpées, celles qui manquaient au manuscrit du Journal Intégral 1919-1940. Un ami de l'auteur lui avait bien conseillé de recopier son journal en plusieurs exemplaires et de les ranger dans des endroits sûrs. « Méfie-toi de tes amis, ceux qui veulent que tu sois à leur image. Ils ne te pardonneront jamais, s'ils savaient, s'ils lisaient tes confidences. »

Moïra attrapa la rame de justesse, ajusta son écharpe en laine bouclée plus haut sur son visage et enfonça son bonnet. Elle ne reconnaissait personne. Normal, d'habitude, elle partait une heure plus tard. Elle tenta de calmer sa respiration.

Elle avait rendez-vous à 6 heures 10, mais voulait arriver avant. Les documents lui brûlaient les mains. 1 000 euros, c'est ce qu'on lui proposait. Elle ignorait qui désirait ces pages, si c'était pour les détruire ou les publier, créer un scandale ou revendre. Elle les avait lues et ça ne parlait pas du tout des vacances à Andrézy du petit Julien, quand il observait les péniches passer devant l'île Nancy, le vent soufflant dans les tilleuls, avec la petite Marceline Valador. Ce bonheur qui ne se raconte pas mais dont les souvenirs restent. Oh non, rien de tel ! « Ce journal est une bouteille à la mer, sa nature le rend impubliable de mon vivant ». C'est ce qu'il y avait écrit sur la première page. Et effectivement, ces pages étaient un scandale assuré.

Moïra n'avait parlé à personne de son vol ni de la transaction à venir. Lire tous les polars scandinaves de la bibliothèque lui avait appris que seul le silence vous protégeait. Il ne fallait faire confiance à personne. Elle descendit à Fin-d'Oise et se précipita vers le fleuve. La nuit était toujours épaisse. Elle s'était vêtue de sombre et avait éteint son portable. Elle fit un arrêt devant le bateau « Je sers » pour reprendre courage. La péniche tranquille la réconforta. Mais elle eut un doute. Et si elle n'y allait pas ? Qui lui certifiait qu'on la paierait ? Mais 1 000 euros, c'était une somme parfaite pour grossir son apport pour l'appartement en future construction qu'elle convoitait à Poissy près de la nouvelle ligne du tram. A aucun moment, elle ne s'était dit que c'était une somme démentielle pour quelques bouts de papier.

Elle reprit sa marche, restant sur le qui-vive. Elle n'entendait personne. Le bruit de

ses pas prenait tout l'espace, et elle se faisait peur toute seule. Elle se raisonna. Elle ne risquait rien. Ce n'était que quelques pages d'un auteur qu'on ne lisait plus. C'était sûrement un collectionneur, un amoureux des vieux papiers qui les désirait. Elle-même ne connaissait de Julien Green que le nom de la salle polyvalente où avaient lieu les spectacles, le marché de Noël ou la biennale d'art Naïf pendant les vacances de la Toussaint. Elle n'avait même jamais eu la curiosité de chercher qui était ce Julien Green.

Elle s'approcha des silhouettes de paysages qui, dans la pénombre, semblaient noires et non rouge ou vert bouteille. Il n'y avait personne. Peut-être que la transaction n'aurait pas lieu, qu'on s'était moqué d'elle. Après tout, est-ce que quelques feuilles d'un auteur du XX^e siècle pouvaient valoir 1 000 euros ? Elle s'était emballée pour rien. Tout cela lui parut stupide tout à coup. Elle se relâcha et se dit qu'elle avait simplement perdu une heure de sommeil. Comment avait-elle pu être aussi naïve ? Elle eut un petit rire de déception et n'entendit pas l'ombre approcher.

On retrouva son corps flottant du côté du chantier naval d'Andrézy.

Il faisait nuit noire lorsqu'il sortit dans la pluie et le froid. Il était seul dans la rue et galopait de peur de rater son train, ligne J. Il avait rendez-vous sur les quais de Conflans, du côté des bollards géants. On disait que c'était un hommage à Buren et Renfer. Mais Etienne n'y connaissait rien en art. Même la rouille qui raconte le temps qui passe et les strates de l'oubli lui paraissait être seulement une usure naturelle. Mais c'était pratique pour se donner rendez-vous. On comprenait tout de suite où se rendre.

Lorsqu'il avait participé à la dernière opération de désherbage à la bibliothèque, il ne pensait pas tomber sur ce dossier dont le titre l'avait intrigué. « L'armoire à trucs ». C'était plein d'articles de journaux sur des faits divers du début du XX^e siècle. Un nom figurait en grand, à l'encre violette, à l'intérieur. Marcel Allain. Il ne savait pas pourquoi il avait embarqué en cachette la pochette après l'avoir glissée dans une banale enveloppe kraft brun. C'est une fois rentré chez lui qu'il avait fait des recherches et découvert qu'il s'agissait du fameux écrivain, de l'un des créateurs de Fantomas. Le célèbre héros encagoulé, portant haut-de-forme et smoking élégant. Il avait appris que Fantomas était un méchant, qui n'hésitait pas à torturer, et à tuer pour arriver à ses fins. Les crimes dépeints étant inspirés par les faits divers de l'époque, comme ceux relatés dans les coupures de journaux dans « l'armoire à trucs ». Etienne avait alors contacté la fameuse librairie Proyat à Paris spécialiste des manuscrits anciens, correspondances ou notes autobiographiques. On lui confirma qu'il détenait un trésor. Il décida de mettre en vente les feuillets dérobés (volés en réalité, mais il se refusait à se considérer comme un vulgaire voleur, après tout nul ne savait rien de cette pochette), il trouva un site et à sa grande surprise, on lui proposa 1 000 euros pour ces vieilles pages annotées à la calligraphie gracieuse. A aucun moment il ne s'était dit que c'était une somme exorbitante pour un ramassis de coupures de presse.

Il descendit à Fin d'Oise. En continuant ses recherches, il avait appris qu'il passait

tous les matins devant la villa de Marcel Allain. L'Eden Roc, cette sombre maison à l'architecture tarabiscotée en haut de la côte, près de la voie ferrée. Puis Etienne fut envahi de doute. Est-ce qu'un mystérieux papivore allait vraiment braver cette pluie désespérante un matin d'hiver pour un dossier d'actualités périmées ? Tout à coup, cela lui parut peu probable.

Perdu dans ses pensées, il n'entendit pas l'ombre approcher.

On retrouva son corps dans une des carrières de la rue Lepic à Andrésy.

Guillaume avait enfin été embauché à la bibliothèque de Triel. On lui avait bien demandé si sa candidature était sérieuse.

- Vous comprenez, à Andrésy, ils en ont embauché deux qui ont disparu sans préavis.

Mais il avait certifié que c'était le travail de ses rêves. Qu'il aimait les livres, l'odeur du papier, ranger sur les étagères, que ce soit bien propre, bien aligné.

- Tiens, en parlant de propre et aligné, il y aura desherbage jeudi prochain. On compte sur toi.

Et Guillaume triait avec plaisir. Ce qu'il préfèrait, c'était le rayon poésie. D'ailleurs, sa mère avait choisi son prénom en hommage à Apollinaire. Vienne la nuit, sonne l'heure, les jours s'en vont, je demeure. C'est qu'ici, la Seine n'était pas loin. Il lui fallait maintenant caser les nouveaux recueils reçus. Je souhaite seulement que tu fasses quelque chose de toi de Dolly Mc Nish, rien que le titre le faisait sourire, on aurait dit les mots de sa mère quand elle s'inquiétait pour lui.

Il otait les vieux recueils. Maurice Carême, Madeleine Ley, Albert Lozeau. Il n'en connaissait aucun. Sûrement que ses grands-parents avaient dû apprendre leurs poésies, les réciter en mettant le ton, en articulant distinctement. Mais lui, ça ne lui disait vraiment rien.

Il feuilletait quelques pages du vieil exemplaire de Paul Fort. Comment avait-il pu rester autant de temps sur l'étagère en étant si abîmé ? Une feuille encore plus vieille lui resta dans les mains. Une écriture élégante, aux lettres rondes. Guillaume pouvait tout déchiffrer.

Ici, devant Fin-D'Oise, Maurecourt, Andrésy, Conflans-Sainte-Honorine, doux bruit font ces noms-là... On voit la Seine en fleurs s'unir à la belle Oise.

Guillaume n'en revenait pas. Le livre, trop usé, devait être jeté. Il décida de le garder.

Tout de même, une page de la main de Paul Fort !

Il faisait nuit noire à 5 heures du matin lorsqu'il sortit dans le froid. Il était seul dans la rue et galopait presque, de peur de rater son train, ligne J. Il avait

rendez-vous. Incroyable ! Il n'arrivait toujours pas à y croire. Son correspondant anonyme, sous le pseudo un peu ridicule dont on se pare pour échanger sur les réseaux sociaux, lui avait proposé 1 000 euros pour la page. Guillaume détestait ce poème ampoulé, ces « ô poésie » répétés. Il avait embarqué le livre sur une impulsion avec cette émotion d'avoir une page écrite par un poète célèbre. Il ne pensait d'ailleurs pas qu'elle pouvait avoir la moindre valeur. Mais 1 000 euros, c'était une somme, lui qui économisait depuis des mois pour s'offrir un nouveau vélo. Le sien se faisait vieux. Il aimait tellement rouler les dimanches sur les berges en bord de Seine, emportant son appareil photo, et capturant le passage des péniches, les oiseaux au Parc du Peuple de l'Herbe, flânant à l'étang de la Galiotte pour admirer les chalets flottants avant qu'ils ne disparaissent. Oui, ces 1 000 euros seraient une bénédiction et à aucun moment il ne douta que la page puisse valoir autant.

Il descendit à Fin-d'Oise. Il avait rendez-vous devant la bourse d'affrètement, entièrement réhabilitée depuis peu. Guillaume ne trouva pas bizarre ce point de rendez-vous, dans le sombre, à l'écart, isolé, à cette heure d'hiver avec ce vent glacial qui vous brûlait les poumons, le bout du nez et les oreilles. Il tapait des pieds pour activer le sang, soufflant dans ses mains.

Il n'entendit pas l'ombre approcher.

À la bibliothèque, on se dit qu'il n'était pas plus sérieux que ceux d'Andrésy.

On retrouva son corps à la Frette sur Seine, juste à l'endroit où l'on honorait Albert Marquet. Le parcours des Peintres qui, d'habitude, enchantait les promeneurs, perdit de son charme le temps qu'on oublie la macabre découverte.

Pas plus que pour Moïra ou Etienne, son meurtre ne fut élucidé.

Jusqu'à ce que le commissaire Toschi fût muté à Conflans-Sainte-Honorine et qu'il se fasse un devoir de reprendre toutes les enquêtes en cours. Au commissariat, on le surnommait Zodiac, car il portait le même patronyme que le célèbre détective qui avait enquêté à San Francisco sur le tueur en série le Zodiac.

Il avait passé en revue tous les mails, les messages, les navigations des ordinateurs des disparus. Les trois victimes travaillaient en bibliothèque, c'était leur seul point commun. Il lui fallut du temps pour comprendre ces histoires de journaux, de pages, d'armoire à trucs. Julien Green, Marcel Allain, Paul Fort ne semblaient pas appartenir au milieu, y avait rien dans les fichiers les concernant. Mais ce qu'on retrouvait, c'était un Aristofil 78. Bien sûr, impossible de remonter à son adresse IP. Ce qui accréditait la thèse que le sbire avait quelque chose à cacher. Mais comment le piéger ?

C'est son adjointe Diana, surnommée Bottes de cuir car elle ressemblait à la Emma Peel de Chapeau Melon et bottes de cuir, qui lui souffla la solution.

- Mon père adorait Mouloudji, le chanteur. Et je sais que Mouloudji a vécu quelques temps au 56, rue du général Leclerc à Andrésy. Il a écrit deux ou trois livres. Dans « La fleur de l'âge », il raconte comment il a fait connaissance avec Jacques Prévert, ses liens avec Jean-Louis Barrault, tu sais, le comédien et directeur de théâtre. Ne me dis pas que tu ne le connais pas ?

Non, Toschi ne voyait pas de qui Bottes de cuir voulait parler. Sauf Prévert, bien sûr avec son poème sur le cancre rêveur dans lequel il s'était reconnu toutes ses années de collège.

- Bref, on fait croire qu'on possède des pages manuscrites de « La fleur de l'âge » et on convient d'un rendez-vous.

Le plan paraissait simple. Trop sûrement. Mais ils n'avaient pas d'autre idée.

- Je ne savais pas que tu étais si littéraire, Diana.

Bottes de cuir rougit mais ne répondit rien. Il était hors de question qu'elle avoue participer à des ateliers d'écriture à la Maison des Arts de Maurecourt.

Il faisait nuit noire à 5 heures du matin lorsque Zodiac sortit dans le froid. Ne voulant surtout pas rater son train, ligne J. Il quittait Achères, direction Fin-d'Oise. Il avait rendez-vous à la Tour Montjoie. Il espérait vraiment attraper cet Aristofil 78. Il faisait un froid de gueux mais toute l'équipe était en place, invisible, en alerte. Plus tard, il dirait « Je n'ai pas entendu l'ombre qui s'approchait ». La bosse grosse comme un œuf de pigeon sur son crâne le confirmerait.

Mais Bottes de Cuir avait fait des merveilles. À leur grande surprise, une fois la cagoule de l'agresseur ôtée, on s'aperçut qu'Aristofil 78 était une femme, sexagénaire menue, ne payant pas de mine. On lui aurait donné le Bon Dieu sans confession. C'était elle qui présidait le Club historique d'Andrésy. Créer des circuits de patrimoine remarquable ne la comblait plus.

-Vous comprenez, j'en peux plus de l'Île Nancy, du barrage, des églises et portes royales, des carrières, stèles, manoirs ou seigneurie. Je connais tout ça par cœur depuis des années. Moi, j'ai besoin de nouveaux défis, de quelque chose qui sorte de la routine. Et puis, d'être réélue comme présidente de l'association. Et je l'aurais été avec ces trouvailles extraordinaires. Alors j'ai pas pu résister lorsque j'ai vu les pages du Journal de Julien Green. Je les voulais plus que tout. Mais je n'avais pas le moindre euro pour la somme promise. La solution était alors évidente. Supprimer cette donzelle qui n'avait aucune idée de la valeur des écrits de Julien Green. Et Marcel Allain ? Paul Fort ? Eux aussi. Ces deux gougnafiers venus au rendez-vous, eux aussi, n'avaient aucune idée de leurs vies extraordinaires. Ils méritaient de mourir. C'est leur ignorance et leur paresse d'esprit criminelles qui m'ont persuadée de les envoyer Ad Patres.

Zodiac et Bottes de cuir avaient l'air ahuri. Encore deux qui ne comprenaient rien.

- Et dites-moi, commissaire, vous l'avez vraiment la page de « La fleur de l'âge » ?

ACROSTICHE ET OBSESSION FATALE

Hadj-Said M'Hamed

Avant-propos.

L'alarme stridente de son smartphone la réveilla brusquement. Elle savait qu'elle n'avait que peu de temps pour prendre une douche, s'habiller et avaler son petit déjeuner. Il lui faudrait ensuite traverser le quartier et marcher encore une bonne dizaine de minutes le long de la départementale avant d'atteindre la gare. Il faisait nuit noire à 5 heures du matin lorsqu'elle sortit dans le froid. Elle était seule dans la rue et galopait presque, de peur de rater son train, ligne J.

Le train.

Comme d'habitude, elle arriva juste à temps pour sauter dans la première rame et s'asseoir à sa place habituelle, près de la fenêtre. Elle reconnut aussitôt quelques visages familiers, travailleurs zombies à moitié éveillés, qui lui retournèrent son sourire de courtoisie. Elle jeta un œil aux réverbères du quai, allumettes géantes qui semblaient vouloir réchauffer ces voyageurs au regard froid, blottis dans leurs manteaux d'hiver. Elle distinguait dans le ciel, derrière quelques nuages, la lune qui tentait désespérément d'éclairer cette scène de vie de banlieue. La lumière et l'obscurité donnaient du relief au paysage et créaient une ambiance digne d'un film d'Alfred Hitchcock.

Faire vite.

Mantes-la-Jolie, en direction de Poissy. Elle devait prendre une décision avant d'arriver à destination. Elle n'avait que 8 stations pour peaufiner le plan diabolique qui lui permettrait de commettre le crime parfait ! 8 petites stations la séparaient de sa prochaine victime. Le compte à rebours commença à l'instant même où le train quitta le quai.

Rétrospective.

Elle ruminait sa stratégie macabre tout en fixant l'obscurité de la nuit à travers la vitre, bercée par le bruit de roulement du train. Comment en était-elle arrivée là ? Pourquoi ressentait-elle ce puissant sentiment destructeur ? Que s'était-il passé pour qu'elle lui voue une haine mortelle, lui qui était si minuscule et si insignifiant à ses yeux ? Toutes ces questions se bousculaient encore dans sa tête. Il lui fallait pourtant se ressaisir, se concentrer sur son plan. Il fallait qu'elle lui fasse la peau aujourd'hui, qu'elle l'élimine, qu'elle le pulvérise une bonne fois pour toutes.

Evidence.

Mantes Station. Malgré l'heure matinale, de nombreux voyageurs étaient montés dans le train. Ils ressemblaient à des automates hagards, reproduisant machinalement les mêmes pas, les mêmes gestes, jour après jour, semaine après semaine. Pauvres fantômes égarés à la recherche de la station « Paradis ». Pulvériser ! Oui, c'était ça, c'était la meilleure façon de s'en débarrasser. Elle glissa machinalement la main dans son sac pour s'assurer que la bombe qu'elle s'était procurée était toujours là. Le froid du métal la rassura. Elle esquissa un sourire de soulagement et de satisfaction.

Doute.

Épône-Mézières. La porte était restée fermée, personne n'était monté, ni

descendu, du moins dans la rame où elle se trouvait. Entre-temps, certains voyageurs s'étaient assoupis, cherchant à retrouver le sommeil, tandis que d'autres avaient déjà commencé leur journée de travail en jouant frénétiquement sur leur téléphone mobile comme des pianistes fous.

Elle avait hésité entre lui exploser la tête avec son ordinateur portable, une lente suffocation ou une bombe. Elle ressentit un haut-le-cœur à l'idée de salir son ordinateur. Le prendre par surprise et utiliser une grosse boule de papier toilette chiffonnée pour l'étouffer était plaisant. Cela lui aurait en effet laissé le temps et le plaisir de le voir agoniser. Elle le haïssait tellement !

Hésitation inutile.

Aubergenville-Elisabethville. Quelques personnes étaient montées, venues rejoindre leurs compagnons de voyage. Un froid glacial s'était engouffré dans la rame dès l'ouverture de la porte. Une lumière blafarde éclairait la ville tandis qu'une épaisse brume grise couvrait les champs alentour.

Elle frissonnait. Ne pas se déconcentrer. Revenir aux fondamentaux : le surprendre, lui exploser la tronche et ne laisser aucune trace. Bien que radicale, la bombe ferait l'affaire, c'était le meilleur choix, c'était son choix.

Illico presto.

Poissy ! Terminus. Elle n'avait pas vu le temps passer. Son esprit s'était égaré dans la noirceur de ses pensées assassines. Elle avait juste eu le temps de bondir sur le quai avant que la porte ne se referme derrière elle.

Tempo.

Le froid l'avait surprise de nouveau. L'aube pointait déjà le bout de son nez lorsqu'elle décida de presser le pas pour en finir. Elle longea le quai, se faufilant entre les voyageurs tous aussi pressés qu'elle. Elle leva la tête et jeta un rapide coup d'œil à l'horloge de la cathédrale. Le timing était bon, elle avait encore le temps d'exécuter sa sentence avant que ses collègues de bureau n'arrivent. Le crime parfait ne tolérerait aucun témoin.

Conviction.

Ne pas se retourner, bondir dans l'ascenseur, sortir au 5e étage, longer la salle de réunion, ouvrir la porte du bureau et se diriger directement vers les vestiaires situés au fond de la pièce. Il devait forcément être là, à l'attendre patiemment, comme d'habitude, avec ses yeux noirs et ses sales pattes. Il était tellement répugnant que cela lui donnait la nausée rien que d'y penser. Elle était en apnée depuis son arrivée et elle était obsédée par l'idée de tuer cet être abject qui lui donnait des sueurs froides à chaque fois qu'elle le voyait.

Homicide ?

D'un geste assuré, elle saisit la bombe de la main droite puis l'amorça comme elle l'avait vu dans une vidéo sur un blog Internet. Elle ouvrit la petite porte avec la main gauche et l'aperçut : il était là, caché derrière ses dossiers et la fixant de son regard de prédateur. Elle pressa alors le bouton poussoir afin de mettre fin à ce cauchemar.

Conclusion.

Aucune déflagration, juste le pschitt de l'insecticide sortant de la bombe. Elle venait d'éradiquer ce putain de cafard qui avait élu domicile dans son casier depuis plusieurs jours !

Ouf !

Justice avait enfin été rendue !

Cafard Killed !

Il faisait nuit noire à 5 heures du matin lorsqu'elle sortit dans le froid. Elle était seule dans la rue et galopait presque, de peur de rater son train, ligne J. Depuis sa petite maison isolée en bordure de forêt, il lui fallait une quinzaine de minutes pour atteindre la gare de Triel-sur-Seine.

Le corps avait été découvert une heure auparavant. Elle avait décliné la proposition de son collègue de venir la chercher. Malgré tout, Marc était garé devant la gare de Conflans fin d'Oise.

- C'est plus fort que toi, lui dit-elle en guise de salutation.
- Bonjour à toi aussi Fran... Tu connais le musée du bateau ?
- De la batellerie.
- Quoi ?
- C'est le musée de la Batellerie, pas « du bateau ».
- Ha, c'est pareil nan ? Françoise sourit.
- Raconte.
- Pierre Lamy, le conservateur, a été retrouvé mort. Tué par arme blanche. Un carreau brisé au rez-de-chaussée.
- Des témoins ?
- Non. Le gars de la sécurité n'a rien entendu. Son poste est au fond d'une cour. Il a fait sa ronde aux environs de 4 heures et a découvert le cadavre.
- Un cambriolage ?
- Aucune idée. Le système d'alarme est en carafe. Arrivés sur place, Fran et Marc présentèrent leurs cartes.
- Françoise Frémont, lieutenant de Police Judiciaire, section de recherches de Versailles, mon adjutant Marc Kowal.
- Un policier les conduisit dans le bureau de Pierre Lamy. Quelques-uns de ses collègues se tenaient entre eux et la scène de crime. Fran pesta en pensant aux indices qui devaient être effacés et perdus à jamais.
- Le légiste est arrivé ?
- Je suis là Fran ! La voix fit s'écarter le groupe, laissant le passage libre.

Le conservateur gisait sur une banquette, allongé sur le dos, jambes pendantes. Il portait une tenue de gala : pantalon noir, chemise blanche à lavallière, chaussures vernies. Au niveau du ventre, une large tache rouge, éclatante sur le blanc de l'habit. Dans une de ses mains, un couteau ancien. À sa droite un drap blanc étincelant, à sa gauche une couverture rouge savamment arrangée.

- Bonjour Doc. Qu'est-ce qu'on a ?
- Homme d'environ soixante-dix ans. Décédé à la suite de 2 ou 3 coups de dague reçus au niveau de l'abdomen.
- C'est l'objet qu'il tient dans sa main ? Il pourrait s'être infligé ça lui-même ?
- Non, vu l'angle des blessures, elle a été déposée après avoir servi.
- C'est arrivé quand ?
- Je dirais vers une heure du matin.
- La couverture rouge a été ajoutée après sa mort, non ?
- Oui, et le drap blanc vient probablement d'ailleurs, à confirmer avec quelqu'un qui connaît les lieux. Je suis d'accord avec toi, ça ressemble à une mise en scène.

L'enquête démarra immédiatement. Les empreintes furent relevées dans la

pièce, sur la dague... Nouvelles preuves qu'il s'agissait d'un meurtre s'il en fallait encore : le téléphone portable et l'ordinateur avaient disparu. La dague provenait du musée, le drap blanc d'une pièce à l'étage.

Le conservateur était un homme connu et respecté dans le monde de l'art. Sa collaboratrice Marie Plant était en pleurs, se tordait les mains, gémissait.

- Il faut que quelqu'un prévienne son ami.
- Fran parcouru ses notes. Pas d'épouse, pas de fiancée.
- Une compagne ?
- Un compagnon. Oscar Evans, le patron de la Fondation Monet. Je ne sais pas s'il est à Conflans ou à Giverny.
- C'est-à-dire ?
- Monsieur Lamy habite... habitait à deux pas d'ici, dans le cœur historique, vous connaissez ? C'est charmant, la vue sur la seine est divine... C'était la maison de ses parents.
- Son ami vit avec lui ?
- Non, Monsieur Evans travaille et vit à Giverny. Mais de temps en temps il dort à Conflans.

Oscar Evans était un homme élégant, âgé d'une soixantaine d'années. Il avait reçu Fran et Marc au domicile du défunt et accueilli la nouvelle en étouffant un cri.

- C'est impossible... Je l'ai quitté en pleine forme, que s'est-il passé ?
- La cause n'est pas encore claire. Vous étiez ensemble hier soir ?
- Oui, nous étions à l'Opéra de Paris. Nous sommes rentrés vers 23 heures au musée, nous y avons discuté, bu un verre. Puis je suis rentré seul ici, un peu avant minuit.
- Ne le voyant pas rentrer, vous ne vous êtes pas inquiété ?
- Non, parfois il dort dans son bureau. Comment est-il décédé ?
- Nous ne pouvons rien dire pour l'instant.

Marie Plant n'avait pas constaté de vol dans le musée.

- Tout est là. Rien n'a disparu. Pourquoi quelqu'un lui aurait fait ça ?
- Elle était en train de sortir un sac d'une poubelle et poussa un petit cri. Sa main saignait. Fran lui tendit un mouchoir et s'empara de la responsable de la blessure. Une longue et fine planche en bois, piquée de petits clous. Il y en avait une seconde au fond de la poubelle.
- C'est dangereux de laisser traîner ça ici.
- Ça date du jour où monsieur a récupéré un colis anonyme. Le paquet était protégé par ces bandes de bois cloutées.
- Un colis anonyme ?
- Quelqu'un a livré une grosse boîte plate qui devait absolument lui être remise en mains propres.
- C'était quoi ce colis ? Monsieur Lamy vous en a parlé ?
- Non. Il l'a déballé dans son bureau, est revenu me demander des informations sur la personne qui avait livré. Il s'agissait d'un livreur normal, j'ai rien remarqué moi... Après, je l'ai entendu passer un coup de téléphone.
- C'était quand exactement ?
- Vendredi midi.

- Une grosse boîte plate ?
- Oui comme une caisse dans laquelle on transporte les tableaux, mais plus fine. Par contre assez grande hein, genre comme ça. Elle avait espacé ses mains d'environ un mètre.

Ils avaient épluché son compte bancaire, aucune opération douteuse n'avait été relevée. Le procureur avait autorisé toutes les réquisitions sur la ligne téléphonique et l'adresse mail. La victime avait eu régulièrement des échanges avec un numéro appartenant à un certain Paul Lefevbre. Le soir du meurtre, ils s'étaient appelés. Fran trouva un Paul Lefevbre, jardinier au parc du Prieuré, espace vert voisin du musée. Paul était un jeune homme charmant. Très jeune. Très beau. Il manifesta une telle émotion à l'annonce du décès de Pierre Lamy, que Fran n'eut aucun doute sur la nature de leur relation.

- Vous aviez une liaison depuis longtemps ?
 - Plusieurs mois. Il ne voulait pas que ça se sache, on ne se voyait pas à Conflans.
 - Où vous voyiez-vous ?
 - Dans un hôtel à Poissy. Derrière la gare, vue sur l'eau, très joli. Un nom de poisson.
 - L'Esturgeon ?
 - Oui.
 - Vous y alliez souvent ?
 - On s'y retrouvait tous les lundis soir.
 - Vous y aviez donc rendez-vous hier soir ?
 - Oui. Mais il m'a appelé depuis le musée pour annuler. Je ne sais pas pourquoi. Il revenait de l'Opéra et n'était pas repassé chez lui. J'étais déçu, je voulais qu'il trouve mon cadeau avant de venir à Poissy.
 - Quel cadeau ?
 - Des pivoines, sa fleur préférée, déposées derrière le volet de sa porte d'entrée. Avec une lettre... Vous savez s'il l'a lue ?
 - Je ne sais pas.
- Le jeune homme soupira.
- Je pensais... que nous pourrions être ensemble pour de bon. Hier, quand j'ai appris qu'il était venu à l'hôtel le midi, je m'attendais à trouver un cadeau dans notre chambre. Une déclaration ou quelque chose comme ça.
 - Il est passé à l'hôtel hier midi ? Pour vous laisser quelque chose ?
 - Non... En tout cas, je n'ai rien trouvé dans la chambre...

Fran avait identifié le numéro que Pierre Lamy avait appelé à la réception du colis. Il s'agissait de la Maison Berthe Morisot, à Bougival. Fran connaissait cette impressionniste, une des rares femmes à avoir côtoyé et collaboré avec les grands maîtres de l'époque... Elle contacta le directeur, se présenta et annonça le décès du conservateur.

- Seigneur, mon pauvre Pierre.
- Vous le connaissiez bien ?
- Oui, nous avons travaillé ensemble.
- Pierre Lamy vous a appelé vendredi dernier. À quel sujet ?
- Il m'a parlé d'une lettre de 1895, écrite par Berthe Morisot à Marie Bracquemond.
- Qui est Marie Bracquemond ?
- Une artiste, proche de Berthe Morisot. Elle et son mari, peintre également,

faisaient partie du mouvement artistique qui regroupait Monet, Sisley, Renoir... bien avant 1874. Avant qu'on les appelle les « Impressionnistes ». Marie avait beaucoup de talent, mais elle a brutalement cessé de peindre vers 1890. On a toujours dit que c'était son mari jaloux qui avait exigé qu'elle arrête. L'homme avait fait une courte pause.

- Dans cette lettre, Berthe Morisot, mourante, demandait à son amie de lui pardonner son manque de courage.
- Pourquoi ?
- De ne pas avoir dénoncé les hommes qui s'étaient appropriés son travail.
- C'est à dire ?
- Berthe affirme que c'est Marie qui a peint « Impression soleil levant » et la majorité des tableaux de Monet. Elle espérait que la vérité éclate.
- Ha oui quand même.
- Pierre était bouleversé, il disait que ça remettait en question tout le patrimoine impressionniste.
- Quel est votre avis ?
- Je n'y crois pas. Marie avait du talent, mais de là à dire que Monet n'était pas le peintre original de tous ces chefs d'oeuvre... À la limite, si nous avons des toiles de Marie datées... J'ai conseillé à Pierre de faire authentifier la lettre et de joindre le musée Marmottan, qui connaît mieux Marie Bracquemond.

À Poissy, le patron de l'Esturgeon accueillit la policière froidement.

- J'enquête sur Pierre Lamy, un de vos clients.
- Oui, il loue une chambre au mois. Il y a un problème ?
- Un homicide. Je souhaite voir la chambre.
- Je suis pas obligé.

Fran lui sourit. Elle n'avait pas prévu de se laisser faire.

- C'est vrai. Je peux revenir avec une ordonnance de perquisition. Mais il faudra que je jette un œil au registre de votre personnel. Et je vois que vous avez agrandi la véranda. Vous êtes dans espace classé sensible je crois ?
- Ok, je vous donne un double de la clef. C'est la 8, second étage droite.

Fran était persuadée que la lettre de Berthe Morisot était cachée dans cette chambre. La lettre et le reste du colis. Elle perdit du temps en cherchant quelque chose qui aurait eu la taille de la boîte. Puis elle se souvint qu'elle avait été découpée. Elle se mit donc en quête d'autre chose.

Elle trouva le rouleau caché au dessus du luminaire de la salle de bain. C'était un tube en carton d'expédition qui avait exactement la même longueur que le luminaire. Bien joué Pierre, se dit Fran. Elle cacha le tube sous son manteau et quitta l'établissement.

Lors de l'enquête de voisinage, la voisine de Pierre Lamy s'était plainte de va-et-vient incessants la nuit du meurtre.

- Mon chien a aboyé à maintes reprises. Et puis la lumière automatique du jardin de monsieur Lamy s'est allumée plein de fois. Oui j'ai noté, bien sûr, je note tout. Ils avaient aussi retrouvé un bouquet de pivoines fraîches, jeté dans une poubelle communale.

Dans le tube, Fran ne trouva pas la lettre. Elle découvrit une toile peinte. En la déroulant délicatement, un frisson lui parcourut l'échine. Il lui fallut très

peu de temps pour comprendre ce qu'elle avait entre les mains. Et soudain, tout s'éclaira.

Oscar Evans se pinçait les lèvres, visiblement très agacé d'être à nouveau interrogé.

- Lundi soir, vous êtes allés à Paris, puis êtes revenus au musée boire un cognac.

- Oui.

- Il vous a montré quelque chose.

- Je ne sais plus.

- Une lettre anonyme qu'il avait reçue. Une lettre de Berthe Morisot.

Oscar blêmit.

- De quoi parlait cette lettre ?

- Une théorie idiote, ridicule !

- Berthe dit que la plupart des toiles de Monet ont été peintes par Marie Bracquemond.

- C'est Claude Monet le père de l'impressionnisme. On ne peut pas remettre en question l'origine de ce patrimoine culturel.

- En effet, ce serait un sacré tsunami dans le monde de l'Art. Votre fondation n'aurait plus lieu d'être par exemple.

Oscar fusilla Fran du regard.

- Donc vous vous êtes disputés ?

- Oui.

- Que s'est-il passé ensuite Monsieur Evans ?

- Je suis allé chez lui.

- Puis vous êtes ressortis ?

- Non.

- Si. Vous êtes revenus au musée.

- Non.

- La voisine est formelle. Fran regarda ses notes.

- Le chien a aboyé à 23h55. Puis à minuit dix.

- Je ne dirais plus rien.

- Vous étiez furieux... Vous deviez faire quelque chose pour le faire taire. Vous êtes revenu au musée, Monsieur Lamy vous a ouvert. Vous avez pris une des dagues et l'avez poignardé.

- Non.

- Votre petite mise en scène m'a mis la puce à l'oreille.

- Pardon ?

- La scène du crime. C'est une reproduction du tableau « Le suicidé » d'Edouard Manet. Je ne sais pas si vous avez fait exprès, mais le parallèle est intéressant avec cette lettre retrouvée de Berthe... On raconte qu'Edouard Manet retouchait les tableaux de Berthe Morisot sans son accord... Ces hommes semblaient mettre systématiquement les femmes à l'écart... En écrivant cette lettre à Marie des années plus tard, Berthe cherchait-elle à se venger en même temps de Manet ?

- Vous êtes flic ou experte en art ?

Fran ne releva pas et poursuivit.

- Vous êtes allé chercher un drap blanc, vous avez arrangé la couverture rouge...

Vous avez fait croire à un cambriolage, avez volé son ordinateur, son téléphone...

Et la lettre aussi.

- Cette lettre...

- C'est la lettre qui vous a mis dans cet état.

- La lettre était la preuve qu'ils étaient amoureux...

Fran fronça malgré elle les sourcils.

- Il est question d'amour dans la lettre de Berthe ?

- Je m'en fiche de la lettre de Berthe, je vous parle de celle du jardinier... Et de ces pivoines qu'il avait offertes à Pierre... Ils s'aimaient ! Vous comprenez ? Ils s'aimaient !

- Oscar était hors de lui. Fran s'était trompée.

- Vous avez tué Pierre Lamy par amour ?

- Oui. C'était un accident. Je plaiderai le crime passionnel.

- Avez-vous détruit la lettre de Berthe, Oscar ?

- J'ai brûlé les deux lettres. Même si celle de Berthe était une pièce unique, cette histoire sur Marie est impossible à prouver. S'il y avait des dessins, voire des toiles, je ne dis pas...

Fran sentit son pouls s'accélérer. L'homme lui jeta un regard suspicieux.

- Il y a des tableaux de Marie Bracquemond qui cautionneraient cette version ?

- Monsieur Oscar Evans, vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Pierre Lamy.

Le quai de Triel était à nouveau plongé dans le noir. Fran remonta le col de son manteau et rentra chez elle d'un pas vif. Ses chiens l'attendaient près du portail. Elle alluma un feu, se prépara un thé. Malgré son isolement et le peu de probabilité pour que quelqu'un soit dehors par ce froid hivernal, elle ferma les volets, déplaça la toile et cala la peinture sur un fauteuil.

Elle laissa son regard se perdre dans les fumées bleues et roses, les lignes pures, les aplats de couleurs. Elle entendait presque le bruit des machines à vapeur, le murmure de la foule. Elle connaissait cet endroit, le terminus de la ligne J : La gare Saint-Lazare.

Face à cette merveille peinte par Marie Bracquemond en 1876, un an avant les versions de Claude Monet, Fran fut à nouveau prise d'un vertige. Le travail de Marie avait été caché. Volé. Le monde entier serait bouleversé par cette nouvelle, mais aussi ému par cette histoire. Devait-elle réhabiliter Marie ? Qui avait envoyé ce colis, Fran décida de laisser la nuit lui porter conseil, éteignit les lumières, caressa les chiens couchés au pied de la toile.

- Je vous la confie. Bonne nuit.



Il faisait nuit noire à cinq heures du matin lorsqu'elle sortit dans le froid. Elle était seule dans la rue et galopait presque, de peur de rater son train, ligne J. À la signature du bail, le proprio avait dit douze minutes à peine. Peut-être moins, vous êtes jeune. Énorme mytho, c'était minimum vingt minutes, au pas de course. Le trajet vers Saint Laz' passa vite, la matinée aussi. Elle aimait bien travailler en face de la gare. La première fois, elle avait fait demi-tour. Elle s'était forcément trompée. Cet immeuble, ce hall, c'était un club de fitness. Ou un truc de yoga. Ou un cabinet d'archi. Mais pas ses nouveaux locaux. Elle comprit plus tard qu'à Paris, un bureau c'est aussi une salle d'escalade. Avec ses verrières, son billard, beaucoup de lumière et une tonne de plantes vertes. Et on n'oublie pas de remplir le planning partagé pour arroser. De sa fenêtre, la gare l'absorbait. Elle voyait la façade, le zinc, l'horloge. Chaque jour, sous la bâtisse, la gare avalait et crachait ses milliers de voyageurs. Parfois, elle éructait et en expulsait certains plus vite que d'autres. Ils se jetaient alors dans la bouche du métro en face, lancés comme des billes sur un circuit, trébuchaient, se rattrapaient, toute une histoire de minutes. Ça courait aussi dans l'autre sens : la gare ingurgitait des passagers qui pourchassaient les écrans d'affichage et talonnaient leur GOCA, leur JOLE, leur YOLA ou leur VERP. Les cavaleurs de la grande banlieue. Ceux pour qui un train n'en cache pas un autre. Le moindre loupé se chiffrait à quarante-sept minutes. De temps en temps, comme un bout de persil coincé entre les dents, Saint-Lazare gardait un type dans ses chicots, sous les arcades, un paumé qui se plantait-là toute la journée et donnait de temps en temps une caresse aux chiens couchés à côté de lui.

Sokia tergiversait. Bouger maintenant ou finir de remplir le bordereau et valider les pièces jointes pour être débarrassée. C'était prendre le risque de manquer les makis thon rouge chez Huang. Le mardi, c'était moins dix pour cent. Elle commença à jouer avec son ongle. Celui de l'annulaire, à la main droite. Elle le porta à sa bouche, le rongea un peu, juste le bout, se résigna, recommença, manqua de l'abîmer pour de bon, s'agaça, se reprit. En entrant, Mathieu cala son pied contre la porte pour éviter qu'elle ne se referme. Il prit encore quelques minutes pour terminer sa conversation de couloir. Celles où finalement tout se décide alors qu'on vient de tergiverser deux heures en réunion. Il congédia son collègue avec les formules d'usage : on s'en reparle, je te fais un mail, on avance et puis on voit, tu me cales un point dans l'agenda. Il entra et sourit à Sokia qu'il n'avait pas encore croisée.

- Bon lundi, Madame.

Elle sourit. Elle aurait franchement pu tomber sur pire. Il était acharné, un forcené de taff, un maniaque à en juger par la pointe impeccable de ses chaussures, un type à se lever le dimanche pour courir, à aimer les pelouses tondues et les femmes épilées, à voter facho mais pas à tous les coups. Mathieu aimait les costumes bleu nuit, les Moscow Mule, les réunions éclair, debout, avec comme il disait « l'énergie de la flèche », les bons placements, le foot entre amis, sa famille. Pour Sokia, le secret de Mathieu résidait dans sa détermination brute et presque bestiale à ne se poser absolument aucune question. Il ne cherchait pas de sens. Aucun tâtonnement existentiel ne venait pourrir ses lundis soir. C'était d'autant plus vrai au travail. Les entreprises utilisaient des algorithmes. Ces algorithmes se goinfraient de lignes de code. Le moindre bug prenait des heures, il fallait revoir chaque ligne, une par une, chercher la faille. La boîte de

Mathieu offrait une surveillance à 360 degrés, jour et nuit, de chaque code. Les multinationales vivaient sous la coupe de Python et de Java et on avait besoin de lui. Mathieu était richissime. Ça avait démarré comme un projet étudiant avec son pote geek, Thomas. La femme de Mathieu avait fourni les fonds pour démarrer. Ils avaient donné naissance à un robot futé qui s'enfilait les métriques logicielles. Les programmes défilaient sur l'écran, on aurait dit le générique de Matrix et pendant que le robot se bâfrait, tout le monde pouvait partir serein en séminaire dans un éco-lieu en Sologne.

- Ça en est où le BPU ?

- J'étais en train de terminer le bordereau et d'ajouter les pièces jointes, mentit Sokia.

Mathieu avait tranché pour elle : adieu les makis.

Elle se mit à l'ouvrage, sans entrain particulier. Elle ne se plaignait pas. La paie était correcte, les locaux déments, elle adorait Suzon à la compta, le dernier vendredi de chaque mois, le patron offrait le champagne et il y avait un treizième mois. Il était midi et demi, Mathieu repartait déjà.

- Bon app', je serai de retour vers quatorze heures.

Elle ne demandait jamais. Ça faisait partie du job. Disponible et discrète. Techniquement, elle était Adjointe administrative. C'était ce que son CV, son bandeau LinkedIn et France Travail racontaient. En vrai, elle était secrétaire. Elle compressait en point ZIP des centaines de pièces pour des appels d'offre déjà gagnés, triait les emails de Mathieu en sachant qu'il avait une seconde boîte de réception à laquelle elle n'avait pas accès, arrangeait son agenda, louvoyait quand il voulait éviter un coup de fil, nettoyait les miettes de Granola derrière lui. Fallait pas pousser, on était en 2025, elle ne prenait pas ses chemises au pressing et n'organisait pas l'anniversaire de sa fille. Et puis Mathieu n'était pas comme ça. Il misait sur son avancement. Il l'amenait à certains rendez-vous. Pas les plus importants, mais quand même. Il demandait son avis sur des courriers. Surtout, il abusait du « que ferai-je sans vous Sokia » et du « c'est une perle » les vendredis champagne devant tout le monde. Ils venaient tous les deux des Yvelines. Ça les avait rapprochés trente secondes avant de se rappeler qu'il existait plusieurs Yvelines. Il vivait du côté de Morainvilliers, une baraque colossale, invisible depuis la rue, planquée derrière un portail considérable et des rangées de troènes. Aux beaux jours, on pouvait entendre une tondeuse, le clapotis d'un bassin, une piscine sans doute, des amis qui rient, au milieu de l'odeur des viandes grillées, un verre de rosé à la main. Sokia habitait près des anciennes friches du quartier Beauregard, à Poissy. De sa tour, étage vingt-deux, le nez collé à la vitre, elle se demandait parfois si elle pouvait voir la maison de Mathieu. Evidemment, non. Quand elle avait perdu sa mère, il lui avait dit de prendre deux jours de plus. Il n'avait pas encore validé la demande de formation qu'elle avait posée sur son bureau en décembre dernier mais ça ne saurait tarder. Faut dire qu'il était sous l'eau sans arrêt. Le pauvre, quand même.

Elle rafraîchit la page Instagram de chez Huang. Razzia sur les makis, c'était mort. Elle hésita entre sortir ou commander au libanais. Elle s'apprêtait à enfiler son gilet, prendre l'air lui ferait du bien, quand la sonnerie retentit. Elle fut surprise. Son téléphone était toujours en vibreur, principe de base. Mécaniquement, elle vérifia son téléphone. Rien. Elle regarda autour d'elle, principalement par terre et s'étonna de sa propre réaction. Sotte, la sonnerie ne venait pas du sol.

Au moment de franchir le pas de la porte, le carillon sonna à nouveau. Rien d'extravagant. La sonnerie par défaut, celle que tout le monde connaissait. Celle du téléphone de Mathieu. Elle fixa son bureau vide. Il avait laissé sa veste sur le dossier de sa chaise et la sonnerie tintait depuis la poche intérieure. Une première en trois ans, Mathieu qui oublie son portable. Elle était presque devant l'ascenseur quand elle entendit le téléphone sonner une troisième fois. Elle fit demi-tour, pressa le pas, envoya valser la porte, contourna son bureau et fourra la main dans la poche intérieure. Elle décrocha.

- Allo ?

- Mathieu, mon dieu, Mathieu !

La respiration était saccadée, le son étouffé, on aurait dit que l'appel venait de très loin.

- C'est Sokia, Mathieu est sorti, il a oublié son téléphone.

- Mon dieu, Sokia, c'est Sarah, il faut m'aider.

Sokia n'aurait jamais décroché si ça n'avait pas été Sarah. Elle ne se serait pas permis. Sarah avait toujours été chouette avec elle. Normale, accessible. C'était la femme du patron, l'actionnaire principale quand même. Elle aurait pu se la péter, abuser des « passez-moi Mathieu immédiatement » ou parader en Jacquemus. Rien de tout ça. Elle passait une tête les vendredis champagne, en jean sweat. Parfois, ils partageaient déjeuner, souvent d'une pizza, dans le parc en face, direct sur le banc. Elle prenait un Perrier. Au bout du fil, il y avait tout un raffut. On aurait dit que Sarah était coincée à l'intérieur d'une couette. C'était déjà arrivé à Sokia. Il fallait un bac +7 pour changer une housse.

- Sokia, je suis prisonnière.

Sokia ouvrit de grands yeux. Personne n'avait jamais employé ce mot. À part au primaire, pendant les voleurs et policiers, ou à éperviers-sortez. Elle aurait presque pu rire mais quelque chose dans le timbre et le souffle de Sarah l'en empêchèrent. Sokia ne dit rien.

- Je me suis effondrée en sortant de la maison, dans le garage, quelqu'un m'a frappée, le dos de la tête.

Il y eut un froissement. Sokia imagina le geste de Sarah, cherchant du bout des doigts la blessure.

- Ça saigne. J'ai dû m'évanouir. Je sais pas où je suis, ça roule. Je vais étouffer putain, c'est un coffre de bagnole je crois.

Sokia commençait à tétaniser. Bientôt, elle allait dissocier. Elle fixait la toile en face d'elle. Un truc moche, Ikea, vaguement contemporain, un pot de fleurs contorsionné et tout en couleurs. Les yeux bovins, elle n'arrivait pas à articuler un mot. Elle tenta tout de même.

- Sarah, c'est n'importe quoi, pourquoi quelqu'un voudrait vous enlever ?

Les sanglots de Sarah prenaient à présent toute la place, envahissant le combiné et le cœur de Sokia.

- Je comprends pas, j'ai peur Sokia, il faut m'aider, appeler la police, le mec m'a pris mon sac, mon téléphone.

- Mais vous m'appellez avec quoi, là ?

Sokia avait besoin de détails techniques, se raccrocher à du connu.

- Il a pas vu ma montre connectée.

Une pensée traversa Sokia. Incongrue. Elle se demanda si l'algo de la montre de Sarah était géré chez eux. Décidément, en situation de danger, elle devenait

bien conne. Elle se sentait inutile.

- Vous sauriez dire depuis combien de temps vous roulez ?

- J'en ai aucune idée. Merde putain. Ça tape de partout, on dirait une route de campagne. Ça sent la pluie.

Sarah beuglait.

- Ma montre clignote, ma batterie va lâcher. Je veux pas mourir Sokia, appelez la police !

- Ok je les appelle.

- Non, ne raccroche pas, reste avec moi, j'ai tellement peur. Et la petite. Putain la petite. Qui va aller la chercher ?

Sokia choisit de ne pas y penser. Elle ne l'avait vue qu'une fois mais ça suffisait pour faire jaillir un goût métallique et amer dans la bouche si elle pensait à la petite.

- Putain, ça ralentit. Il s'arrête. Je crois qu'il descend.

Sokia entendit une portière claquer.

- Sarah, il faut que je raccroche, pour alerter les flics. Ou alors, attendez, j'ai une idée.

Elle se précipita vers le bureau de Suzon. Si Suzon pouvait appeler les secours, elle pouvait rester avec Sarah. Peut-être que tout ça n'était qu'un canular chelou. Au moment de pousser la porte du bureau de sa collègue, la communication coupa. Sokia rappela sept fois. La messagerie à chaque fois, sans tonalité. C'était fini, elle l'avait perdue. Le ventre cisailé, la bile déjà au bord des lèvres, elle ne poussa pas jusqu'à Suzon et fit demi-tour. Ses oreilles vibraient. Machinalement, elle remit le portable dans la veste de Mathieu. Comme si cette délicatesse pouvait inverser le temps. Elle ne savait pas quoi faire d'elle-même. Appeler la police. À l'idée de sortir son téléphone, une furieuse envie de gerber la saisit. Elle empoigna la poubelle et rendit sans bruit. Au bout du fil, le flic de l'accueil ne comprenait rien. Elle prenait l'histoire dans le désordre, elle ne connaissait pas l'adresse de Sarah et Mathieu. Il fallait qu'elle se déplace, qu'on prenne sa déposition. Elle longea le couloir qui menait aux sanitaires et eut besoin à plusieurs reprises de s'aider du mur. Elle vomit à nouveau, uniquement la bile cette fois. La rudesse du carrelage ne lui fit pas mal tout de suite. Après une heure étendue par terre, pliée au sol dans la cabine des toilettes, elle finit par se relever, ankylosée, les flancs glacés. Il était quatorze heures passées. Il fallait trouver un commissariat. Et boire de l'eau. Elle avait une boîte de Doliprane dans le tiroir de l'armoire.

Mathieu pénétra dans le bureau une seconde après elle. Mathieu, putain. Son cerveau court-circuita. Qu'est-ce qu'elle allait dire à Mathieu ? Comment on raconte un truc pareil ? C'était encore l'hallu dans sa tête. Elle resta de dos et Mathieu tiqua.

- Tout va bien ?

L'envie de dégueuler à nouveau. Elle tituba presque jusqu'au porte-manteau. Là, maintenant, tout de suite, elle fuyait. Elle n'avait pas les mots, c'était trop dur. Les flics le préviendraient. Après tout, c'était leur job. Elle ne pouvait pas. Elle saisit son sac, Mathieu imagina un départ tardif en pause. Elle était déjà dans le couloir.

- Dis donc, vous avez fait du zèle sur le dossier, filez déjeuner ! Y'a pas grand

monde à la pizzeria si vous voulez, j'en reviens tout juste. On a déjeuné avec Sarah. Sokia se retourna, incapable de le regarder dans les yeux.

- Vous... vous...

Bordel, ne pas bégayer.

- Vous étiez avec Sarah ?

- Oui à l'instant. On vient de se quitter, au pied de l'ascenseur. Elle serait bien montée vous saluer mais elle filait à la librairie. Vous la connaissez, toujours dans ses bouquins.

Ce fut très inconvenant, Sokia lâcha un formidable rot, démesuré, monstrueux, qui résonna dans tout le couloir. Tout son ventre brûlait. Elle fit volte-face et accéléra. Prendre l'ascenseur, descendre, détalé. Des flashes rouge grenat passaient devant ses yeux. Le sang lui montait à la tête. Elle ne comprenait plus rien. Enfin, si. Elle comprenait tout. Mathieu, putain. Quoi, c'était pas possible. Son doigt blanchit à force d'appuyer sur le bouton de l'ascenseur.

Resté dans le bureau, Mathieu s'amusa des brusqueries de son assistante. Il la trouvait parfois un peu étrange, et ce rot mon dieu, mais c'était une perle. Il récupéra son téléphone, scrolla mécaniquement, les messages, les emails, Insta, les appels en absence. Son doigt dévia et il consulta les appels reçus.

Sarah avait eu le temps d'appeler. Fais chier.

L'ascenseur apparut enfin, elle s'engouffra. Les portes se refermaient quand la main de Mathieu bloqua la porte palière. Il parvint à passer son bras dans le mince espace, insignifiant rayon de clarté, juste avant que la cabine ne se referme. L'ascenseur s'ouvrit à nouveau. Il monta et appuya sur le bouton du sous-sol. Le garage.

- On va faire un petit tour. Ne vous inquiétez pas, dit-il à Sokia, d'un ton métallique et neuf. Je connais bien le chemin.



Il faisait nuit noire à 5 heures du matin lorsqu'elle sortit dans le froid. Elle était seule dans la rue et galopait presque, de peur de rater son train, ligne J.

L'air mordait ses joues, ses poumons la brûlaient légèrement. À peine sortie de chez elle, Claire avait senti la roue arrière de son vélo s'affaïsser. Pneu crevé. Elle avait pesté à voix basse, jurant qu'elle regarderait ça le soir en rentrant. Pas question de perdre une minute de plus maintenant. Claire Vasseur n'aimait pas ces réveils nocturnes, mais une garde imprévue à l'Institut Médico-Légal l'obligeait à prendre l'un des premiers trains.

Le silence des maisons endormies semblait absorber ses pas, mais chaque grincement de chaîne, chaque cliquetis de son garde-boue lui paraissait exagérément bruyant.

En arrivant devant l'abri à vélo de la gare de Rosny-sur-Seine, elle cala son deux-roues estropié contre le râtelier et glissa la clé dans le petit cadenas. Ses doigts, engourdis, refusaient de le serrer correctement et elle dut s'y reprendre à deux fois avant d'entendre le mécanisme rassurant du verrou. Elle redressa la tête. Entre deux lampadaires, elle aperçut une silhouette. Sweat sombre, capuche rabattue, sac à dos bringuebalant sur une seule épaule, elle franchissait, d'un pas nerveux, la porte de la petite gare.

La jeune femme se pressa. Presque en courant, elle grimpa une volée de marches et traversa le hall désert jusqu'au quai, direction Poissy. Une voix métallique annonçait le train, imminent. Sur le quai, elle distingua le visage de la silhouette qu'elle avait croisée et, comme on tue le temps, détailla son sac à dos kaki constellé d'écussons aux origines disparates ; un drapeau britannique, une ancre dorée et un patch « Singapore Diving Unit » où deux tigres surgissaient des flots.

Claire leva légèrement le menton en guise de salut, avec cette politesse prudente que l'on réserve aux inconnus dont on ignore tout. Sous sa capuche, rabattue sur le front, l'homme lui répondit d'un sourire discret.

5h12, le train entra en gare dans un souffle puissant, Claire monta à bord et se laissa tomber sur un siège fatigué, dont le rembourrage usé semblait avoir absorbé des milliers de trajets comme celui-ci. Les vibrations l'enveloppèrent peu à peu. Elle s'assoupit contre la vitre, bercée par le roulement régulier des roues.

Une heure plus tard, à l'entrée en gare de Poissy, le train hurla subitement sur ses freins dans un cri de métal torturé. La secousse projeta violemment la petite dizaine de passagers vers l'avant. Claire cogna son épaule dans le dossier du siège voisin. Un frisson de panique traversa les rames. On entendit des exclamations étouffées et le claquement précipité de portières coulissantes.

La rame s'immobilisa dans un silence coupé net. Un souffle blanc s'échappait encore des freins, montant en volutes dans l'air froid.

Claire se redressa en malaxant son épaule. Au bout de plusieurs interminables minutes, un grésillement dans les haut-parleurs, puis la voix du conducteur, cassée, hésitante :

- Mesdames et messieurs... accident de personne sur la voie... Pour votre sécurité, veuillez descendre du train et vous diriger sur le quai, dans la zone que nos agents vont délimiter.

Dans le wagon, des yeux paniqués se croisèrent, muets, abasourdis. Dehors, des agents traçaient une frontière fragile avec la victime à l'aide de rubans blancs et bleus qui claquaient dans le vent.

Des faisceaux de lampes torches glissaient le long des rails, effleurant les silhouettes des autres voyageurs, invités à rentrer dans la gare.

Claire et ses voisins de rame descendirent prudemment, suivant le chemin délimité par la rubalise. Le froid lui mordait les chevilles.

La jeune femme perçut des bribes. Une voix sèche : « Pas de papiers, visage méconnaissable... Ça ressemble à un suicide. »

Puis, une autre, plus basse : « Sweat à capuche noir... sac à dos kaki. »

Un éclat glacé lui traversa l'esprit. Elle le revit, là, sur le quai de Rosny, une heure plus tôt.

Claire quitta la file, franchit le ruban et, d'un geste sûr, exhiba son badge au premier policier qui lui barra le chemin.

Le Commandant, penché sur le cadavre, leva les yeux, la reconnut et ordonna à ses hommes de la laisser passer. Claire s'avança d'un pas mesuré, serrant son manteau, ses bottines crissant sur le ballast.

- Claire... que faites-vous ici ?

- Bonjour Commandant, répondit-elle d'une voix douce et familière. J'étais en chemin pour l'IML.

Elle ajouta, posant son regard sur le corps bâché : « Ce serait possible de l'examiner ? »

Un geste sec et la bâche glissa, découvrant le corps et ses effets personnels.

Aucun doute. C'était lui... Impossible ! Il avait pris le train avec elle ! Comment ce corps a-t-il pu se retrouver là, étendu sur les rails à l'entrée de la gare de Poissy ? D'une, les fenêtres du train, bien trop étroites pour qu'un corps puisse y passer. Et de deux, comment aurait-il pu déjà être sur la voie, avant même l'arrivée du convoi ?!

- Cet homme Commandant, je l'ai vu à Rosny... Nous nous sommes salués sur le quai et... il est monté dans ce train. Avec moi. Il ne pouvait pas être ici avant nous !

Le regard de l'officier se posa sur elle, attentif. Il la jaugea un instant, pesant chacun de ses mots, conscient, comme elle, qu'ils venaient de mettre le pied

dans quelque chose qui les dépassait. Le mystère s'épaississait à mesure que leur regard balayait les lieux. Le ciel, encore sombre, semblait peser plus lourd.

Je me suis glissé dans la nuit comme un fantôme. L'appartement de Mehdi s'éteignait derrière moi, mais son odeur restait encore accrochée à mes narines. Mon opinel a frappé, vite. Deux, trois coups dans la carotide, sans hésitation. Un geste vif, précis, comme on saigne une bête à l'abattoir. Sous la lame, un jet chaud, brutal, m'a éclaboussé. Ses yeux se sont ouverts, écarquillés, incrédules. Puis plus rien... Non, Mehdi, jamais tu ne trahiras notre secret.

J'ai regardé son corps étendu sur le sol. Mehdi n'était plus qu'un poids, de la chair inerte dont je devais me débarrasser. Intelligemment.

J'ai enroulé mes bras sous lui et l'ai soulevé avec peine. Il a glissé plusieurs fois, sa peau encore tiède. Je l'ai traîné jusqu'au parking, derrière la résidence. Ses muscles, flasques, m'ont rappelé qu'il avait été vivant quelques minutes au paravant. Je l'ai laissé choir dans le coffre.

Le tunnel m'attendait. Je le connaissais par cœur. Chaque dalle, chaque brique, chaque odeur de rouille et de graisse. Mon temps d'agent de voie à la SNCF m'avait appris les tunnels du Transilien par cœur ; des centaines de fois, j'y avais marché, lampe à la main, scrutant les installations.

Ce soir de décembre, le souffle glacé du souterrain me mordait le visage. J'ai calé le corps contre mon épaule et j'ai avancé, méthodiquement, en comptant chaque pas. Mes semelles résonnaient sur le ballast. Je savais exactement où m'arrêter : pas trop loin des quais, pour qu'on puisse croire à un voyageur désespéré, mais assez en retrait pour que la pénombre du tunnel cache la dépouille aux premiers passagers de la gare de Poissy.

Je suis ensuite retourné à Rosny, dans l'appartement de Mehdi, pour effacer chaque trace, chaque éclaboussure, comme on referme un dossier compromettant. La nuit régnait toujours lorsque je quittai enfin les lieux et débouchai dans la petite gare de la ville, encore engourdie de sommeil. Une seule pensée me tenait debout : effacer ces mois de passion clandestine et retrouver le confort rassurant de ma femme et de mon foyer.

Mon plan : porter les mêmes vêtements passe-partout que ceux de ma victime ; sweat noir, jean, baskets. Pratique, mais peu adapté à la saison. Le froid me rongeaient les os. J'ai pris son sac militaire, celui que Mehdi traînait partout, lourd comme un fardeau que personne ne soupçonne. Je me suis retiré vers l'extrémité du quai, en tête de train, hors de vue des premiers voyageurs. Seule une femme essoufflée s'est rapprochée, en sueur. La capuche tirée au ras de mes yeux, nos regards se sont frôlés, malgré tout. Sourire de connivence.

Le grondement des premiers wagons a enflé. 5h12, pile. Le métal a crissé et les portes se sont ouvertes dans un souffle tiède. J'ai grimpé à bord, anodin parmi les ombres fatiguées du matin. Personne n'a deviné le sang séché sous mes ongles, ni les images qui s'imprimaient déjà au fer rouge dans ma mémoire.

Je me suis assis, me fondant dans l'ombre d'un recoin. La rame a tangué doucement. Le jour se levait, s'apprêtant à créer un tout autre scénario. Dans une heure, nous serions en gare de Poissy.

La salle d'autopsie luisait d'un blanc chirurgical. Sous les néons, la peau du mort avait pris la teinte cireuse des mannequins de vitrine abandonnés.

Claire enfila ses gants avec un claquement sec et s'approcha de la table. Elle écarta doucement la bâche. Le corps, étendu devant elle, portait les stigmates de son passage sous les roues d'acier : membres disloqués, chair broyée en lambeaux par endroits. Le visage surtout, réduit à une masse difforme. On devinait encore la ligne d'une mâchoire, un œil enfoncé, mais l'ensemble tenait davantage d'un masque fracassé que d'un visage d'homme.

À côté, soigneusement disposées, reposaient les affaires : même sweat sombre, même jean râpé, même sac kaki aux écussons colorés. Tout concordait. Elle inspira longuement, puis laissa ses yeux s'attarder sur son épaule tatouée d'un triangle inversé, avec, à sa base, le mot 'fierté' qui s'étirait en lettres manuscrites.

Témoins discrets d'une identité assumée.

Le Commandant fit irruption dans la salle, mâchoires serrées, manteau encore humide de givre.

- Mehdi Karzai, murmura-t-il. Réside à Rosny. Inscrit au fichier pour usage de stupéfiants. Les caméras de Poissy n'ont rien. Pas une trace de lui.

Il marqua une pause, laissa son regard peser sur le cadavre.

- En revanche, il est bien filmé à Rosny. On le voit franchir la gare et attendre sur le quai, sac sur le dos.

Le policier ajouta, haussant les épaules, fatigué :

- Le conducteur évoquerait une masse, sur la voie, avant le choc... Mais pas de jus dans le tunnel ce matin-là ! Et, avec des phares qu'éclairent rien, il arrive pas à être sûr. Si tu mélanges ça à ce brouillard hivernal, autant dire qu'on ne peut se fier à son œil ! »

Un silence lourd tomba, seulement rythmé par le bourdonnement des néons. Pas d'erreur possible. Il s'agissait bien du même type. Pourtant, quelque chose clochait. Deux, trois détails troublants dont elle ne pouvait se défaire ; le sac de la victime, qui semblait bien rempli en gare de Rosny, était là une coquille vide. Et cette silhouette, qu'elle avait observée à deux reprises, lui paraissait, sans qu'elle en soit certaine, plus massive que celle qu'elle avait désormais sous les yeux.

- Nom d'un chien ! Comment diable peut-on sauter d'un train par de telles fenêtres ? Même mon vieil épagneul n'y passerait pas... Et pourquoi pile à la sortie d'un tunnel ? ! s'emporta le Commandant, totalement dépassé.

J'attendis que les passagers de Rosny sombrent dans une somnolence diffuse, les yeux mi-clos, les corps affaissés contre les vitres. Isolé dans mon coin, je sortis une longue parka beige du sac à dos, la dépliant avec soin, et la fis passer lentement au-dessus du sweat noir. Chaque mouvement était mesuré, presque cérémonial. J'ajustai le col, rabattu sur mes épaules, puis repliai les manches, laissant l'impression d'un homme ordinaire prêt pour l'hiver. Mes doigts tremblaient légèrement sous l'effet du stress, mais je ne me laissai surprendre par aucun geste maladroit.

Dans le reflet de la vitre, je passai à la coiffure. Mes cheveux, soigneusement peignés et lissés, furent rassemblés en une queue basse parfaitement nette, chaque mèche à sa place, sans un frisottis.

Je glissai les vieilles baskets dans un attaché-case, que j'avais également extrait du sac, et chaussai à leur place d'élégantes bottines en cuir. À chaque ajustement, j'effaçais un peu plus les traces de mon crime, me recomposant en homme respectable, prêt à me fondre dans l'anonymat feutré d'un citoyen au-dessus de tout soupçon.

Dans la grisaille matinale, le train amorça son approche de Poissy. Je me glissai dans l'entre-wagon, à côté de la porte des toilettes, adoptant la posture d'un homme pressé par un besoin urgent. Je scrutai la vitre, dont j'avais entrebâillé le vasistas, captant les contours du tunnel et la ligne du quai qui se dessinait.

Au moment où le train se raidit dans un grincement aigu, je basculai le sac à dos par la fenêtre avec un mouvement sec. Mes bottines mordirent le sol, mes doigts agrippèrent fermement le porte-bagages au-dessus de moi, m'empêchant de valdinguer dans tout le wagon.

Quelques secondes avaient suffi pour laisser derrière moi le poids tangible de mon crime et me préparer à réapparaître en citoyen ordinaire.

Je suivis la cadence des passagers se déversant sur le quai, me mêlant au flux, les épaules légèrement voûtées, le regard baissé. Puis je disparus, laissant derrière moi la trace rouge de mon crime.

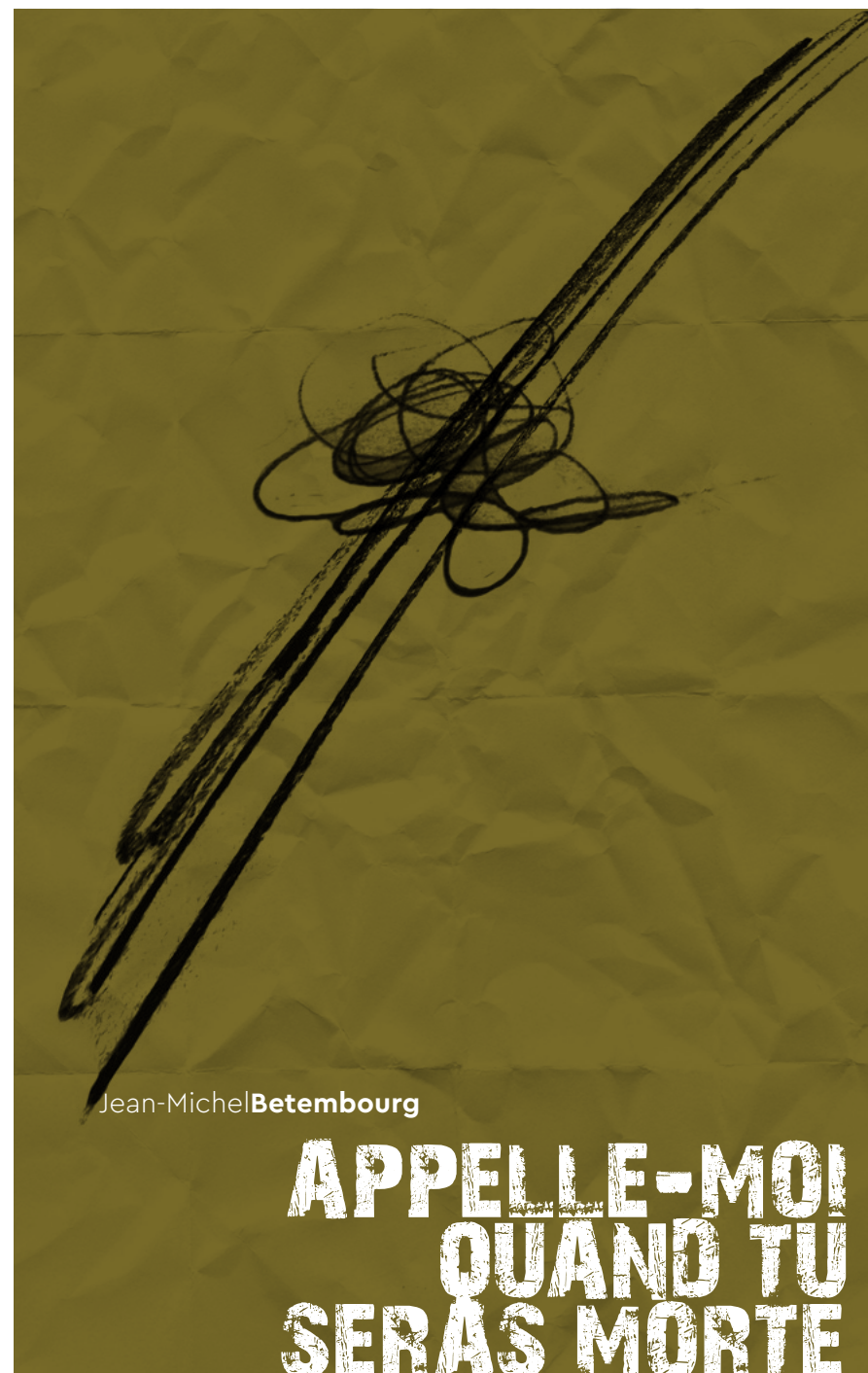
L'esprit de Claire tournait à vide, incapable de réconcilier la logique et l'absurde.

L'homme croisé à Rosny, celui qu'elle avait aperçu sur le quai, gisait-il devant elle, broyé, méconnaissable ? Comment concilier cette dépouille avec la silhouette qu'elle avait vue quelques heures plus tôt ?

Elle inspira lentement, tentant de dompter le frisson qui lui glaçait l'échine. Son regard accrocha le sac kaki, posé à côté du cadavre, intact mais étrangement vide. Chaque détail devenait un indice, ou un leurre.

Déjà, une évidence s'imposait : rien n'était laissé au hasard. Le train, le tunnel, le corps, tout avait été orchestré.

Quelqu'un jouait avec le temps et l'espace, et eux couraient derrière une chimère.



La jeune femme se redressa vers le Commandant, le visage durci.
Une seule certitude demeurait : la vérité n'avait jamais quitté le train. Claire comprit alors qu'il ne lui restait que son intuition pour espérer la rattraper.

Il faisait nuit noire à 5 heures du matin lorsqu'elle sortit dans le froid. Elle était seule dans la rue et galopait presque, de peur de rater son train, ligne J. Elle passa devant une boutique fermée à cette heure et s'arrêta un instant malgré tout, fit quelques pas en arrière. Le temps de se confronter à son reflet dans la vitrine. Elle n'aimait pas trop se regarder, d'habitude, mais là elle avait enfilé sa plus jolie robe, osé une touche ou deux de maquillage. Anna serra les poings. Mais oui, elle allait lui plaire. De toute façon, c'était trop tard pour changer quoi que ce soit. Yoann la voyait déjà. Il pouvait la voir partout où elle allait. Elle arriva tout essoufflée sur le quai et jeta un regard inquiet à l'affichage digital. 5h27. C'était bon ! Elle était dans les temps. Anna sauta sur les rails et s'allongea, fermant les yeux. Elle n'entendait déjà plus les cris et les appels horrifiés de la foule des voyageurs. Le grondement du train résonna dans la gare. Le crissement désespéré des freins sur les rails. Elle avait de la chance, songea-t-elle en souriant. Le train était pile à l'heure.

...

- Le train était en retard ! On a le droit de se faire rembourser, quand même !
L'inspecteur Castel jeta un regard mauvais à l'attroupement qui s'était formé derrière le cordon de sécurité. À en juger par la vague scintillante de téléphones portables brandis bien haut, la plupart de ces gens se fichaient pas mal d'arriver en retard au boulot. Ils espéraient juste une photo, une vidéo, une anecdote qu'ils s'empresseraient d'envoyer en ligne en échange de trente secondes de célébrité. Cette pauvre fille avait été réduite en charpie et ils ne pourraient pas faire nettoyer les lieux avant d'avoir quadrillé la zone à la recherche d'indices. L'inspectrice Arven vint le rejoindre, la mine sombre.

- Impossible d'identifier la victime en l'état. On a retrouvé des morceaux de son téléphone portable, mais on n'en tirera rien non plus. Les voyageurs qui étaient sur le quai à ce moment-là ne l'ont pas bien vue et...

Elle s'arrêta net et dégaina la lampe-torche qu'elle portait à la ceinture pour la braquer sur la voie, avant de descendre avec précaution sur les rails.

- Tiens-moi ça, dit-elle à son collègue en lui tendant la lampe, avant d'enfiler une paire de gants.

Elle tira délicatement sur un gros bout de tissu coincé dans les rails.

- Je crois que c'est un morceau de son manteau. On n'a pas retrouvé ses papiers, ou alors elle ne les avait pas sur elle.

L'inspectrice plongea la main dans ce qu'il restait de la poche et en tira ce qui ressemblait de prime abord à un bout de carton taché de sang. Elle braqua sa lampe-torche dessus.

- Mais on a au moins une photo, reprit-elle.

Une jeune femme un peu ronde se tenait à côté d'un grand garçon souriant, brun, filiforme, avec des lunettes. Années 2000, d'après les looks. Au dos, quelqu'un avait tracé quelques mots d'une jolie écriture à l'encre bleue : « Y. Ne jamais oublier. Ne jamais pardonner. »

...

- Castel, tu es libre ? Je te passe un appel sur la ligne 1. Une certaine Colette qui dit qu'une collègue de bureau ne s'est pas présentée à son travail depuis deux jours. La collègue en question aurait tenté de la joindre et lui aurait laissé un message bizarre qui l'inquiète.

Deux heures plus tard, Colette Salbris, petite femme maigre d'une quarantaine d'années, prenait place tout apeurée sur une chaise en face de l'inspecteur Castel. Elle se cramponnait à son sac à main, posé sur ses genoux.

- Oui, c'est bien Anna, dit-elle, les yeux écarquillés, en fixant la photo que l'inspectrice Arven venait de poser devant elle. Oh, ce qu'elle était jeune !

Elle détourna le regard.

- Par contre, je ne connais pas le garçon à côté d'elle.

La dénommée Colette sortit son portable.

- Déjà, c'était bizarre qu'Anna manque le travail sans prévenir, mais quand j'ai reçu ce message d'elle hier soir...

Elle appuya sur l'écran, mit le haut-parleur. La voix, féminine, semblait venir de très loin, et était hachée. On comprenait malgré tout les mots « train », « secret », et peut-être quelque chose comme « menteuse ».

Soudain, l'inspecteur Castel sursauta.

- Attendez... Vous êtes bien sûr que c'est la voix de votre amie et que c'est le bon numéro ? L'appel, vous dites que vous l'avez eu hier soir ?

- Mais oui, puisque je vous le dis ! répondit Colette. Regardez mon journal d'appels, si vous ne me croyez pas.

Il n'y avait qu'un seul problème. La dénommée Anna était morte deux jours plus tôt. Et son portable avait été détruit lors de la collision.

...

Une femme gentille, très discrète, ni mari ni enfants : bref, les collègues de travail n'eurent pas grand-chose à leur apprendre. Un bureau net et bien rangé – jusqu'à l'agrafeuse alignée avec une rigueur militaire entre le rouleau adhésif et la boîte de trombones. Oui, tout était à sa place, sauf le cadre photo vide qui trônait à côté de l'ordinateur.

- Au moins maintenant, on sait d'où vient la photo, fit l'inspectrice Arven.

Son collègue se saisit du cadre. Un petit post-it sans doute collé à l'arrière s'en détacha et tomba mollement à ses pieds. Rose fluo. Tellement incongru dans toute cette banalité et cette grisaille. Un prénom y était noté : Angela. Avec en-dessous un numéro de téléphone et une petite tête de mort kawai griffonnée juste à côté.

L'inspecteur dégaina son portable.

- Angela, médium des Internets, bonjour, fit une voix chantante à l'autre bout du fil. Après vingt ans dans la police, l'inspecteur Castel ne s'étonnait plus de rien.

- Allo, oui. J'aurais besoin de faire parler une morte. Quand serait-il possible de prendre rendez-vous ?

...

- Vous m'avez menti, fit la médium d'un ton bougon. Vous êtes de la police.
- Je n'ai jamais dit le contraire, fit l'inspecteur Castel en s'asseyant. Et vous étiez censée le voir dans votre boule de cristal, non ?
- Je suis médium, pas voyante, siffla la dénommée Angela.
- Et aussi une sacrée voyeuse, lui rétorqua l'inspecteur Castel, dont l'œil aguerri venait de repérer une, puis deux micro-caméras malgré la pénombre de la pièce.

...

- Reprenons, fit l'inspectrice Arven en jetant un coup d'œil par la vitre à la pièce d'à côté.

La médium les attendait, assise sur une chaise. Ils ne pourraient pas prolonger la garde-à-vue beaucoup plus longtemps.

- Elle filme en cachette tous ses clients, sans doute pour engranger des infos dont elle se ressert après. D'après nos sources, la dénommée « Angela » s'est déjà fait prendre sous plusieurs autres noms pour arnaque aux téléphones.

L'inspecteur Castel fronça les sourcils.

- Je te parie que notre voyante se débrouille pour mettre la main sur le portable de ses pigeons en prétextant une quelconque raison ésotérique, le glisse en douce à un complice qui duplique la carte SIM et s'en sert ensuite pour des usurpations d'identité...

Il poussa la porte et fit signe à un agent de leur amener « Angela ».

- Vous l'avez poussée au suicide, n'est-ce pas ? Parce qu'elle avait découvert vos combines.

La médium le toisa avec mépris.

- J'apporte du bonheur aux gens, moi Monsieur, je ne les tue pas.

- Alors expliquez-moi ça.

Et il lança une vidéo sur son ordinateur.

- Récupérée sur un de vos disques durs, même si vous avez tenté de l'effacer.

Anna. Il ne restait pas grand-chose de l'enregistrement, mais on y distinguait malgré tout l'employée de bureau, et celle-ci n'avait plus rien de la timide jeune femme très effacée. Elle était hors d'elle. « Menteuse ! Sale menteuse ! » Et la vidéo s'arrêtait là.

Angela éclata d'un rire mauvais.

- Ah oui, elle, je m'en souviens. C'était bien la première fois que j'avais une cliente qui ne croyait pas du tout au surnaturel.

- Pardon ?

- Oui, c'était l'amie qui l'accompagnait qui voulait absolument qu'elle essaie. Ça s'est très mal passé.

- Une amie ? Vous avez son nom, ou au moins sa description ?

- Non, désolée. Elle était très quelconque et elle n'est pas restée. Je prends mes clients seuls avec moi dans mon cabinet.

La médium eut un rictus.

- Et puis vous savez, même les sceptiques espèrent toujours, même s'ils jurent le contraire. Tout le monde a besoin d'y croire.

- Et Anna, elle espérait quoi ?

- Un message d'un dénommé Yoann. Un amour platonique quand elle était étudiante. Mort percuté par un train. Peut-être un suicide.

...

- Une amie ? Mais ses collègues nous ont dit et répété que cette Anna n'avait aucun amis. Elle vivait seule. Ne pensait qu'à son travail.

Les inspecteurs Arven et Castel avaient retourné le bureau de la morte de fond en comble à la recherche d'une piste. Les employés avaient été prié d'attendre dehors. Le patron de la boîte était furieux.

- Tu t'étonnes qu'il râle, fit Castel. Ils sont en pleine période de rush.

- Regarde tous ces post-it collés sur ces dossiers, là.

Les post-it. Rose fluo. Castel sursauta. Le post-it avec le numéro de la médium écrit dessus n'était pas à Anna. Ce bureau avec les dossiers, c'était celui de Colette, la collègue qui les avait contactés.

Une vibration se fit entendre. L'inspectrice Arven dégaina son téléphone.

- Vous dites ? Quoi ? Encore ?

Elle tourna un regard inquiet vers son collègue.

- Il y a eu un nouvel incident à la gare.

...

- Elle a voulu se jeter sur les voies, mais quelqu'un est parvenu à la tirer hors des rails juste à temps.

L'inspectrice Arven criait presque pour couvrir le brouhaha des voyageurs qui, aujourd'hui encore, ne partiraient pas à l'heure. Son collègue et elle écartèrent sans ménagement la foule des curieux pour rejoindre les secours. Colette Salbris était allongée sur un brancard et elle pleurait.

Un ambulancier vint à leur rencontre.

- Si ce jeune homme n'avait pas risqué sa vie pour la tirer de là, elle y passait.

Il pointa du doigt un grand garçon brun, accroupi à côté de la civière. Filiforme. Des lunettes.

Les deux inspecteurs échangèrent un regard interloqué.

- Yoann ?

...

- Je ne pensais pas qu'elle se suiciderait pour le retrouver. Je voulais juste la rendre heureuse.

L'ambulance roulait à toute allure avec à son bord Colette Salbris, les deux inspecteurs et un infirmier.

- Anna n'a jamais eu beaucoup de chance avec les hommes, vous savez. Quand elle s'est fait larguer pour la énième fois par un salaud de passage, elle a commencé à faire une fixation sur ce Yoann, un amour de jeunesse. Elle l'idéalisait, mais il ne s'est jamais rien passé entre eux, si j'ai bien compris. Il était victime de moqueries par les gens dans sa promo, comme elle. Ça les a rapprochés. J'ai réussi à la convaincre d'aller voir une médium, je l'ai même accompagnée, mais ça a mal fini et après elle m'en a voulu à mort.

Colette ferma les yeux et reprit péniblement son souffle entre deux sanglots.

- Mais quand elle a mis la photo de son Yoann sur son bureau, j'ai eu un choc. Il ressemblait tellement à mon fils ! Anna ne l'avait jamais rencontré, il est à la fac

et ne rentre que le week-end, d'habitude. Alors j'ai eu une idée, pour tout réparer. J'ai demandé à Enzo de lui envoyer quelques photos, des textos, des messages sur son téléphone, histoire qu'elle croie que le truc avec la médium avait marché, finalement. Que les morts peuvent vraiment nous contacter à travers les appareils électroniques. Que son Yoann veillait sur elle. C'était juste le temps qu'elle passe à autre chose. Je n'ai jamais pensé qu'elle allait se... Oh, mon Dieu ! Et elle se remit à pleurer, mais il était bien trop tard pour regretter.

...

L'inspecteur Castel était seul à son bureau. Le commissariat était désert à cette heure tardive, mais il ne parvenait pas à se décider à rentrer chez lui. Sa collègue l'avait salué en partant. Il la connaissait depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'elle pensait comme lui. L'affaire était classée. Et les plus belles intentions font les plus beaux gâchis.

Soudain, la sonnerie de son téléphone le sortit de sa rêverie. Numéro masqué ? Il hésita mais décrocha tout de même.

Il n'entendit d'abord qu'un vague grésillement.

- Allo, inspecteur Castel à l'appareil. Il y a quelqu'un ?

Puis il y eut une voix, féminine, hachée, qui semblait venir de très loin. Elle répétait en boucle les mêmes mots, mais il ne les comprenait pas. Le son était trop mauvais.

Castel mit le haut-parleur et monta le volume au maximum.

« ... merci. ... peux partir maintenant... dites à... pas sa faute... merci. ... peux partir maintenant... »

Puis la communication fut coupée.

...

LA CLÉ

Lionel Favennec

? h

Il faisait nuit noire à 5 heures du matin lorsqu'elle sortit dans le froid. Elle était seule dans la rue et galopait presque, de peur de rater son train, ligne J. Le trottoir luisait sous les lampadaires fatigués. Pas une voiture. Rien d'ouvert. Mon souffle faisait de petits nuages blancs devant moi. J'avais la sensation étrange que le monde s'était figé.

Je regardais autour de moi sans bouger la tête, comme si je devais faire mine d'ignorer quelque chose. Ce n'est pas une paranoïa. Pas complètement. Disons... un instinct de conservation.

Quand j'ai aperçu la silhouette sur le quai, j'ai freiné un peu. Un homme.

Manteau beige. Très bien coupé. Trop bien pour cette heure, cette banlieue, cette saison.

Il n'avait pas l'air pressé. Il ne m'a pas regardée tout de suite. Ou alors il a feint. Mais j'ai senti ses yeux sur moi comme une main posée sur ma nuque.

Je me suis approchée du bord du quai. Mes mains tremblaient un peu, mais je les ai glissées dans mes poches.

Je n'avais pas dormi. Pas vraiment mangé non plus. Ce genre de nuit où le cerveau tourne en boucle, sur un dossier informatique que j'aurais préféré ne jamais ouvrir.

Et pourtant j'étais là. Prête à monter dans ce train comme si ma vie en dépendait. Peut-être parce qu'elle en dépendait.

5h12

C'était mardi. Je m'en souviens parce que les mardis, c'était Hugo qui amenait les viennoiseries.

Il avait posé le sac en papier sur la table de la petite salle de réunion, jeté un regard circulaire, et puis il avait pris son téléphone pour simuler une urgence. C'était devenu un tic chez lui : s'effacer, reculer dans les angles morts. Je l'avais remarqué depuis quelque temps.

À 9 h 06, il m'avait glissé une clé USB dans la main, comme s'il me passait un paquet de chewing-gum.

« Si jamais je ne suis pas là demain... »

Il n'avait pas fini sa phrase.

J'avais levé un sourcil, il avait souri. Il avait ce sourire en coin, toujours sur le fil entre la blague et l'alerte.

- Ce n'est pas une blague ?

- Non. Pas vraiment. Ouvre-la ce soir. Pas avant. Et chez toi, pas au bureau. OK ? Il avait quitté la salle avant même que je puisse poser une question.

Je me souviens avoir regardé cette clé comme si elle allait m'exploser entre les doigts.

L'entreprise, Oniris, travaillait dans la cybersécurité. Officiellement.

Mais depuis un an, les missions flottaient. Les clients devenaient flous. Les consignes changeaient sans explication. Et les réunions se terminaient souvent avec des regards appuyés et des silences lourds.

Des audits internes avaient été déclenchés sans prévenir. Des collègues avaient disparu – pas virés, non : déplacés, mutés.

Ce jour-là, j'ai attendu jusqu'à la fin de la journée. J'ai gardé la clé au fond de mon sac, sous mon carnet, entre deux rouges à lèvres.

Quand tout le monde est parti, j'ai feint de travailler encore un peu. À 19h15, l'étage était vide. J'ai pris l'ascenseur, croisé le regard de mon supérieur – Dutheil, costume marine, éternel sourire flottant.

- Toujours au boulot ? Vous êtes la meilleure, Élise. La plus loyale.

Loyale.

Ce mot-là. Pas « compétente », pas « discrète ». Loyale.

Je suis rentrée chez moi à pied, sous une pluie fine.

Vers 22 h, je l'ai insérée dans mon portable, en désactivant d'abord le Wi-Fi.

C'était idiot, peut-être parano, mais c'était Hugo qui me l'avait demandé. Et j'ai toujours suivi Hugo. Jusqu'à ce jour-là.

Un seul fichier. Audio.mp3

Et un dossier zippé, protégé par un mot de passe.

J'ai mis mes écouteurs. Et j'ai cliqué.

« Écoute, Élise. Si tu entends ça, c'est que je suis déjà grillé. Tu crois que tu peux leur faire confiance ? Même Dutheil ? Même moi ? On est tous déjà compromis. Mais toi, tu peux encore... Non. Tu dois juste rester vivante. »

La voix s'interrompit brusquement. Et puis un souffle, un bruit, un clic.

Je n'ai pas dormi cette nuit-là. Juste fixé le plafond. Et compté les heures.

À 4h30, je me suis levée. J'ai mis mon manteau. Et je suis sortie.

5h31

Le train approchait. Je le sentais avant même de l'entendre. Une vibration sourde sous mes semelles.

L'homme en manteau beige était à une dizaine de mètre de moi, il s'est tourné, juste un peu. Assez pour que je voie son profil. Il portait un chapeau. Un chapeau, à cette heure-là, dans cette gare.

Trop propre. Trop seul. Trop calme.

Je me suis forcée à respirer par le nez. Lentement. Pour dissimuler mon stress. Je n'ai pas bougé. J'ai gardé les yeux rivés sur la lumière du train qui perçait la brume, au bout des rails.

Autour de nous, personne. Juste le son métallique du vent sur les grilles, le craquement lointain d'un néon.

Le train a ralenti, freins grinçants, vitres ternies. Porte centrale. Je suis montée sans me retourner.

Je me suis assise à droite, au fond. Il est monté deux portes plus loin. Je l'ai vu dans le reflet de la vitre en face de moi : il n'a pas cherché de place. Il est resté debout. Il regardait dans ma direction, mais jamais directement.

Mon cœur cognait, mais mon visage restait impassible. Comme quand j'étais petite, et que ma mère disait : ne montre jamais que tu as peur, sinon on te mangera vivante.

Il m'observait sans me regarder.

Je l'observais sans le regarder.

C'était un duel silencieux.

Et il venait à peine de commencer.

5h43

Le fichier audio de Hugo m'avait laissée avec une impression glaciale, comme si un vent sibérien m'avait soufflé dans le dos.

Mais ce n'était pas tout. Il y avait ce dossier compressé : « Interne-Oniris-Protocole7.zip »

Et un mot de passe.

J'ai tenté d'ouvrir le zip. Échec.

J'ai réfléchi. Quel mot de passe Hugo aurait utilisé pour moi ?

« cigogne », peut-être ? Une blague entre nous, à cause d'un client qui avait un tatouage ridicule. Refusé.

« 23novembre » ? Le jour où on avait été enfermés dans l'ascenseur. Toujours non.

J'ai tapé « faucongris » — une référence idiote à une vieille mission où on avait dû surveiller les accès d'un site militaire.

Le dossier s'est ouvert.

À l'intérieur, une dizaine de fichiers :

- Trois PDF d'e-mails internes.
- Deux captures d'écran d'un outil d'analyse de données.
- Une note confidentielle intitulée « Adaptation_civile.pdf »

J'ai commencé par les mails.

Ils dataient d'un mois. Tous entre Dutheil et un certain « DR D. Lachance », que je ne connaissais pas.

On y parlait de collecte discrète, de profilage prédictif, de segmentations comportementales en environnement urbain.

Des phrases comme :

« Les individus marqués par les vecteurs C1-C3 réagissent dans 82% des cas à des impulsions de type alerte sanitaire. Cela peut être exploité en zone dense. »

Ou encore :

« Élise R. : profil H2. Fiabilité forte. Intégration idéale. Tester résistance en situation de stress. »

Je suis restée figée. Mon nom. Mon profil. Mon résultat de test.

C'était comme lire un rapport sur un animal de laboratoire.

J'ai senti quelque chose s'effondrer, doucement, sans bruit, à l'intérieur.

J'ai ouvert ensuite le fichier intitulé Adaptation_civile.pdf.

Une sorte de synthèse confidentielle. Classée niveau 4.

Le premier paragraphe disait ceci :

« L'expérience Protocole 7 vise l'implémentation en environnement civil de micro-stimuli cognitifs induisant des inflexions comportementales. Ces stimuli sont conçus pour tester la docilité spontanée, la capacité d'alignement idéologique, et la réaction aux signaux de panique contrôlée dans une population non informée. Les résultats conditionneront la phase 2 : exploitation des effets en situation de crise étatique. »

Je me suis crispée. C'était un programme d'ingénierie comportementale.

Un test de masse, à ciel ouvert. Un laboratoire à l'échelle d'une ville.

Plus bas, une note manuscrite, scannée :

« Conserver l'adhésion sans contrainte visible. Le réel est une illusion bien partagée.

Élise R. = H2 > seuil validé. »

Tout ce que je croyais contrôler – mes choix, mes opinions, mes peurs – avait peut-être été conçu, induit, implanté.

Et moi, j'avais passé le test.

Hugo n'avait pas fui : il avait découvert. Et transmis. Et ensuite ?

A-t-il disparu volontairement ? Ou a-t-il été effacé, comme les autres ?

J'ai refermé l'ordinateur. Mon cœur battait au rythme d'un métronome cassé.

Je me suis levée, suis allée jusqu'à la fenêtre. Le décor de banlieue continuait de défiler au rythme des caténaires, maisons en pierre meulière, logements sociaux, usines désaffectées, zones d'activité économique, terrains vagues et gares fantômes.

Je doutais de tout.

Je suis retournée m'asseoir. J'ai relu les messages. Encore.

Puis j'ai supprimé tout le contenu de la clé, vidé la corbeille, et l'ai glissée dans une enveloppe que j'ai rangée dans mon classeur à factures.

Pour faire comme si tout cela n'avait jamais existé.

Mais je savais déjà que je prendrais ce train, à l'aube.

5h58

Le silence du wagon s'étirait sous la lumière blafarde qui n'éclairait que le vide. Je sentais son regard, même sans le voir. L'homme au manteau beige s'est finalement déplacé vers ma rangée.

Il s'est assis en face de moi, sans un mot, sans un geste brusque.

Son visage avait ce calme implacable, celui de ceux qui contrôlent tout, même la peur.

- Vous êtes Élise, n'est-ce pas ?

Sa voix était basse, presque douce. Mais elle portait un poids de menace.

- Qui êtes-vous ?

J'ai gardé la tête haute, mais mes mains tremblaient légèrement.

- Disons que je m'occupe de veiller à ce que les bonnes personnes restent... à leur place.

Il a souri, un sourire mince, cruel.

- Et vous, vous cherchez à fuir quoi ?

Je n'ai pas répondu. Par la fenêtre, le paysage rural s'effaçait en une vague de formes indistinctes.

- Ce que vous avez découvert pourrait vous coûter cher, Élise.

- Peut-être. Mais rester immobile, c'est déjà perdre.

- Je vous conseille de réfléchir avant de faire un pas de plus.

Le train a lancé un crissement de frein dans une courbe.

Je savais que rien ne serait plus jamais comme avant.

Mais j'étais prête.

6h03

Le train grinça, s'immobilisant avec un coup sec sur le quai déserté.

La lumière blafarde des lampadaires projetait de longues ombres inquiétantes.

Je me suis levée, sentant le regard de l'homme encore sur moi.

Le temps était compté. Chaque seconde rapprochait la menace.

J'ai attrapé mon sac, vérifié que la clé USB était bien cachée dans la doublure.

Les portes s'ouvrirent dans un souffle mécanique.

Je suis sortie la première, le pas rapide, les sens en alerte.

Pas de foule, seulement le bruit lointain d'un chien qui aboie, et le vent froid mordant.

J'ai traversé le quai, cherchant un refuge ou une cache.
Mais une silhouette s'est dessinée dans la pénombre, immobile, comme un spectre.
L'homme au manteau beige était là, silencieux, bloquant le passage.
Le cœur tambourinant, je n'avais plus qu'une option : affronter ou fuir.
Je fis demi-tour et trouvai une autre sortie, prête à tout pour survivre.

6h11

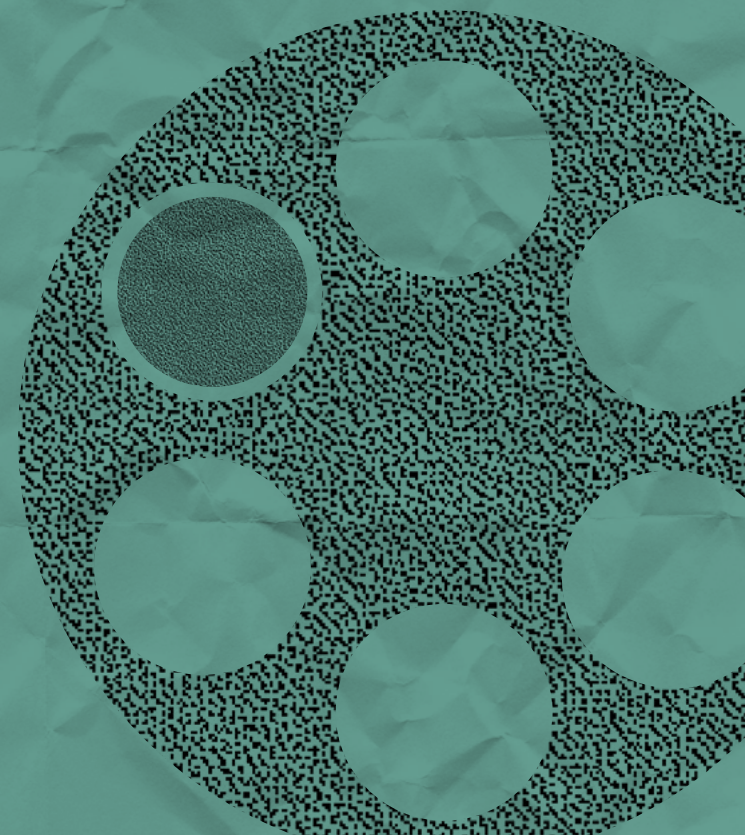
Je courais, mon sac serré contre moi, le souffle court, les yeux rivés sur l'obscurité devant la sortie.
Mais soudain, une voix derrière moi, calme, presque familière :
- Arrête-toi, Élise.
Je me suis figée.
C'était Hugo.
Il sortait de l'ombre, l'air fatigué, les yeux sombres.
- Tu ne comprends pas... Ce dossier, cette chasse, c'est plus grand que toi, que moi.
Il m'a tendu une seconde clé, plus petite, métallique, froide.
- Avec ça, tu peux déverrouiller le vrai secret.
Je l'ai prise, hésitante, le cœur déchiré entre confiance et trahison.
- Pourquoi tu as disparu ?
- Pour te protéger. Pour préparer la contre-attaque.
Ses mots pesaient lourd.
La guerre ne faisait que commencer, et je venais de recevoir ma première arme.

6h19

Je range la deuxième clé dans ma poche.
- Merci, Hugo, dis-je en hochant la tête, comme si je comprenais enfin.
Il sourit, soulagé.
Je sors lentement ma main du sac. Le pistolet est déjà prêt, petit, noir, silencieux.
Un seul tir. Dans la gorge.
Hugo s'effondre sans un mot, les yeux encore écarquillés. Pas de sang visible.
Juste un souffle coupé.
J'approche, vérifie le pouls. Rien.
Je sors mon téléphone.
Une tonalité.
- C'est fait. L'homme au manteau beige aussi.
Un bref silence.
- J'ai les données. Intégrales. Protocole 7 et annexe « Adaptation civile ».
Une voix mécanique, altérée, répond dans mon oreillette :
- Reçu. Extraction dans 3 minutes. Code de sécurité ?
- Némésis.
Je range le téléphone. M'assieds sur le banc glacé.
La gare est déserte, comme si tout cela n'avait jamais eu lieu. Je ferme les yeux un instant. Le froid me tient éveillée.
Et moi, je suis encore en avance.

LA MUSE

Jean-Pierre Ramet



« Il faisait nuit noire, à cinq heures du matin, lorsqu'elle sortit dans le froid. Elle était seule dans la rue et galopait presque, de peur de rater son train, ligne J. » acheva de frapper, sur son clavier, Alexandre Malinsky qui cherchait depuis des nuits, copieusement arrosées de café et de mauvais whisky, un bon incipit pour son nouveau roman, un polar...

- Tout ça, pour ça !... Deux phrases qu'une IA bas de gamme aurait pu pondre à partir d'un mauvais prompt... C'est la nuit, il fait froid, elle est seule, elle galope, elle a peur... Des poncifs ! On se croirait dans un dictionnaire d'idées reçues !... Et elle va le rencontrer bientôt, ce mystérieux inconnu, pourquoi pas ?... Il lui adressera la parole, parce que sa valise se sera ouverte, déversant ses vêtements et des photos, comme si elle quittait subitement sa vie pour en improviser une autre, plus belle ailleurs... Arrête-là, mec !... Lâche l'affaire ! se dit-il, désabusé : ta Muse est partie, elle aussi, elle a plié bagage, elle s'est envolée, avec ton portrait déchiré...

Alexandre Malinsky ne pouvait pas rester planté là, impuissant, devant l'écran, les yeux écarquillés, bouffis d'alcool et de caféine... La fiction lui échappait, faute peut-être de l'avoir nourrie de son expérience : les grands peintres ne s'inspiraient-ils pas d'un modèle ?... Et lui, avec cette arrogance qui lui avait permis de percer dans la Littérature, il pensait que son imaginaire pouvait s'abstraire du réel pour incarner dans son esprit une improbable femme fatale... Le succès de son premier opus lui avait coupé les ailes : la barre était maintenant trop haute pour qu'il l'enjambât avec l'enthousiasme du débutant. On l'attendait à présent au tournant, impatient de retrouver l'âme de son premier roman psychologique dont l'intrigue faisait s'amouracher de jeunes adolescents. Son succès, il le devait en effet à un public féminin auquel il ne voulait pas sacrifier sa carrière, en se limitant à produire, à la chaîne, des romans destinés à des filles à peine pubères. Aussi avait-il décidé de délaissier les personnages romantiques pour des types plus épais, torturés par la vie, malmenés par des enquêtes policières dont ils seraient « ou la victime ou le bourreau », dirait Baudelaire.

A quatre heures du matin, il pensa qu'il ne retrouverait pas le sommeil et sortit chercher cette inconnue dont il avait imaginé la fuite : il le verrait immédiatement qu'elle n'existait pas, celle-là, il en serait délivré et peut-être, ainsi, l'Inspiration, cette jalouse effarouchée, lui reviendrait-elle comme une maîtresse capricieuse !... Au sortir de son immeuble, il fut enrobé par un brouillard de polar : la marée d'un crachin immobile et glacé l'ensevelit de son dais de nuit. Cherchant à trouver le chemin que suivrait son futur lecteur, il longea cette rue familière. Les réverbères projetaient leur halo diaphane sur le nuage bas qui surplombait ses pas. Il reconnut d'abord certaines enseignes allumées, puis il quitta son quartier, s'enfonçant dans la nuit comme un train dans un tunnel. Pas question de rejoindre la gare : tout était mort encore, la ville restait figée dans sa sueur froide, elle reposait sous ce suaire de crachin mort et visqueux.

A ce qui lui sembla être le coin d'une rue voisine, il distingua un néon patronymique, comme ceux qu'on trouve aux USA, ceux dont les lettres clignotent par la fenêtre des hôtels sordides. Mais il ne sut même pas lire le nom de

l'établissement, dissout dans la brume, tandis que la pluie déposait son vernis. Soudain, il se heurta brutalement à une personne qui semblait sortir de nulle part : elle avait sans doute surgi de quelque porte cochère bien cachée. Le joli sac en toile rouge qu'elle portait tomba et, en s'ouvrant, il répandit sur le sol la foule d'objets que comportent les besaces des femmes ordinaires : rouge à lèvres, porte-monnaie, mascara, quelques clés et un mini déo... un bric-à-brac de sac féminin. Parmi ces objets sur lesquels il se pencha, une carte de métro arborait la photo d'une jeune fille dont il n'avait pas encore vu le vrai visage. Il s'était en effet précipité pour ramasser les choses éparpillées. Après les avoir rassemblées, il distingua enfin, en se relevant, la figure de la jeune femme : ce n'était plus le portrait de la photo, une madone de photomaton, le visage et le sourire radieux. La femme qui s'empara aussitôt des objets n'était plus que l'ombre pathétique de cet avantageux cliché : elle avait le teint pâle et des yeux cernés où son maquillage avait coulé. Ses lèvres un peu trop rouges débordaient sur sa joue, comme si on l'eût frappée. Des larmes de Rimmel semblaient avoir laissé s'écouler de noires trainées de fard, le long de ses joues, couvertes d'hématomes. A la scruter, alors qu'elle tentait d'échapper par pudeur à son regard, il distingua son œil gonflé dont le sourcil était coupé en deux...

- Merci, Monsieur ! lui dit-elle d'une voix timide. Je suis désolée, mais je ne regardais pas devant moi...

Puis, remettant vite ses affaires dans son sac, elle lui lança un regard plein de reconnaissance et de désespoir, avant de partir comme elle était venue, en boitant un peu. Aussi subrepticement qu'elle était pressée, elle fut emportée par le vent de la fatalité. L'écrivain vit donc s'enfuir sa muse, d'un pas bancal, comme si elle avait perdu le talon d'un soulier. La rencontre providentielle de cette Cendrillon avait tant subjugué notre homme qu'il consacra un instant à reprendre ses esprits. Il mit d'ailleurs tout ça sur le compte de ses divagations d'écrivain, jusqu'à ce qu'un objet, laissé par terre dans la précipitation, attirât son attention : c'était un petit revolver brillant, à crosse noire... Malinsky n'avait jamais rien vu de pareil que dans des films. Tenir un tel calibre en main, ça c'était du « réel » !... Le métal du barillet ruisselait déjà de brume condensée. Il sentait le poids de l'objet et la rugosité de sa crosse plastifiée. Il éprouva une sensation de danger et l'impression de menace que donne parfois, paradoxalement, aux possesseurs de ces armes leur présence rassurante.

La fille s'était évanouie dans la nuit. Il ne restait dans l'air que le sillage de son parfum. Il tenta de la suivre, de la rejoindre dans l'ombre, mais en voulant lui emboîter le pas, il vit qu'elle avait disparu. Son cœur d'écrivain s'emporta. Il se demandait s'il n'avait pas échappé à un des coups de foudre qu'il réservait souvent à quelque personnage de ses livres. Le souvenir du regard de la jeune femme s'imprima aussitôt dans sa mémoire : un mélange de la gamine qui posait sur la photo de sa Carte Astuce, et de la créature étrange qui pleurait des larmes de nuit, en les essuyant de son avant-bras, rougi par un ourlet d'onguent. C'était elle qu'il cherchait. Et elle était partie à cloche-pied, dans la froideur de l'obscurité que les néons inondaient. Il se mit à lui courir après, dans la nuit. Il s'épuisa à ne pas la trouver. Il avait loupé le coche : quel con !... Rater sa muse,

le comble pour un écrivain... A part ce revolver, il ne lui restait, comme une trace rétinienne, qu'un nom gravé sur une carte : Mathilde Clément. Un joli nom, se dit-il, pour un personnage. Prudemment, il rangea l'arme à feu dans sa poche et s'évanouit dans la nuit, lui aussi.

Aussitôt rentré, il posa le revolver sur la table du salon. Il n'avait jamais possédé d'arme : ça l'impressionnait même carrément d'en voir une en vrai ! Le cylindre d'acier contenait encore toutes ses balles, sauf une, rangées dans leur roulette russe. Cette femme était devenue son énigme à présent : il ne savait d'elle que son nom, si c'était bien sa carte. Tombant de fatigue, il s'endormit bientôt dans son fauteuil...

Au réveil, il lui fallut faire un effort pour accepter la véracité de ces événements, croyant d'abord à quelque songe éthylique, prolongeant de vaines réflexions littéraires. Puis, soudain, il aperçut le revolver sur la table. Ce fut comme une gifle qui acheva de le sortir de sa torpeur. Et si, se dit-il, affolé, cette femme avait commis un crime ?... Si cette arme avait servi ? Il faudrait l'apporter à la police... leur expliquer, objecta-t-il soudain – une sueur froide dégoulinant dans son dos – pourquoi il était en sa possession et par quel truchement ses empreintes à lui étaient dessus... Leur dire, pour le brouillard, tout ça ?... C'était risqué. La dénoncer, alors ?... Comment s'appelaient-elle déjà ?... Il le savait, hier, certainement... Mais le whisky lui avait embrumé l'âme. Il abandonna l'objet compromettant, en attendant, qui sait ?... D'entendre un fait divers qui viendrait tout expliquer ?... Il passa ainsi la journée à écouter les chaînes d'information, sans que rien ne vînt lui fournir la moindre explication. Cela l'inquiéta, d'abord, puis il finit par se rassurer : sa fugitive n'était donc pas une criminelle. Ou bien, oui ! Pourquoi pas ?... Dans ce livre qu'il venait de commencer : c'était ça l'idée !... Celle qu'il cherchait depuis des jours. Alors Malinsky alluma son ordinateur et se remit à écrire, imaginant bientôt à sa belle de nuit une vie de vengeance qui l'avait amenée à tuer le meurtrier de son fils : un chauffard ivre, récidiviste, que la justice venait juste de libérer, pour bonne conduite. Cet homme avait fait d'elle une meurtrière et elle s'était enfuie après un coup de folie, perdant le revolver dont elle s'était servie... Une histoire de vendetta, une « revenge story », c'était exactement l'intrigue qu'il cherchait : les mots s'écrivaient à l'écran avec la plus extrême facilité.

Deux jours passèrent, consacrés à la rédaction, deux jours pendant lesquels il ignore à peu près tout ce qui se passait autour de lui. Il écrivait sans cesse, pris de frénésie, s'oubliant dans l'invention de l'existence parallèle qu'il offrait à cette jeune femme paumée. Quand il reprit pied dans la réalité, ce fut seulement pour se doucher car il n'avait consacré que de rares moments de distraction à se reposer ou à s'alimenter. Il savoura la chaleur de l'eau, se promettant de se calmer : en toute chose, le zèle finit par nuire à la qualité. C'était du moins ce que lui suggéra, sous le jet d'eau, une émission de radio dans laquelle un chef étoilé déplorait les méfaits des cuissons prolongées sur la tendreté de la viande. Cela, disait-il, fait sortir le sang qui s'évapore et empêche les sauces de coaguler. Sensible à la métaphore, il se résolut à laisser lui-même son plat reposer un peu, hors du feu, afin que la sienne prît et que la chair de son livre restât bien saignante...

L'heure résonna bientôt, signalée par le gong de la radio. Le présentateur des actualités énonça les nouvelles, parmi lesquelles un événement anodin retint son attention :

- Mystérieuse disparition, rue Beauvoisine, en plein cœur de Rouen : Mathilde Clément, une jeune femme d'une vingtaine d'années est portée disparue. Partie courir avant-hier soir, dans le quartier, elle n'a donné, depuis, aucun signe de vie. Son mari a alerté la police qui reste sans nouvelles de la jeune sportive. Une battue sera organisée ce jour, dans le secteur, par son époux, dans l'espoir de retrouver des traces de la disparue.

« Mathilde Clément, rue Beauvoisine » ? Sûr !... C'était son inconnue, presque sa voisine, à quelques pâtés de maisons près : il se rappelait même son nom. Elle n'avait pas tué l'assassin de son fils, par le fait, comme il l'avait imaginé : c'était plutôt elle, la victime !... Qu'était-elle devenue au juste ? Au départ, il ne songea qu'à terminer son livre, mais il n'y parvint pas, à cause d'une sorte d'un dysfonctionnement entre la réalité et la fiction. Désœuvré, il s'assit, les bras ballants, devant l'arme qui était posée sur sa table. Cette chose, se dit-il, aurait pu être un instrument de mort. La jeune femme blessée l'avait sans doute soustraite à son mari, échappant probablement de justesse à la fureur d'un crime passionnel. La preuve, il l'avait sous les yeux : les balles de cette arme étaient encore dedans. L'homme avait-il terminé autrement sa sinistre besogne ?... Finalement, il avait, pour se soustraire à l'enquête policière, inversé complètement les rôles, accusant il ne savait quel meurtrier d'avoir enlevé ou assassiné sa propre épouse. La muse était donc passée, pour se venger, de son côté à lui : elle inspirait à présent le scénario d'un déséquilibre.

Le sang de Malinsky ne fit qu'un tour : tout semblait déjà imprimé, comme dans un livre qu'il ne publierait jamais. En consultant le net, il découvrit facilement que l'eau de Javel détruit l'ADN ainsi que les empreintes papillaires. Il nettoya donc soigneusement le revolver. Cette arme avait déjà tiré, sans doute, et le canon, sali par une déflagration, allait fatalement en témoigner. Mais la partie était loin d'être gagnée.

En se renseignant, il apprit que la « battue » – c'était là le mot juste – prévue par le mari se déroulait le matin-même, pas très loin de chez lui, à l'orée de la forêt. Il se joignit, revolver en poche, à la foule rassemblée. Parmi les premiers arrivés, il n'avait pas manqué de repérer le véhicule du mari. Il laissa bientôt les gens partir ensemble à la recherche d'une personne qu'ils n'allaient pas trouver. Pendant ce temps, sur le parking d'où partaient les sentiers de randonnée, il retrouva très vite la voiture du suspect, une BMW. Il avait prévu le coup, laissant par terre le calibre, sous la caisse de l'allemande qui repartirait dans la journée : il savait qu'on ne tarderait pas, tôt ou tard, à retrouver l'indice flagrant d'un mystérieux forfait.

Un promeneur rapporta en effet le revolver à la Gendarmerie. Il l'avait facilement trouvée : elle traînait là, enfouie dans la boue, mais ce Smith et Wesson chromé, Malinsky le savait, ne manquerait pas d'attirer l'attention. Le mari fut placé

immédiatement en garde à vue où ses explications confuses ne convainquirent pas la police, d'autant plus que ses empreintes étaient sur les balles du barillet. Mise à part la crosse qu'il avait pris soin de nettoyer, tout l'accablait. Ni lui ni son avocat ne parvinrent à trouver une histoire plausible pour expliquer cette trouvaille, alors que son épouse avait, selon ses dires, disparu corps et âme.

Malinsky suivit l'affaire dans la presse locale, se disant que sans cadavre, un homicide n'est jamais garanti... On verrait si l'homme avait de la chance. L'écrivain n'avait qu'un regret : celui de ne pouvoir consigner l'aventure dans un récit. Au risque d'être lui-même suspect ou d'impliquer la jeune inconnue dans cette histoire alambiquée. Mais s'il n'en connaissait pas encore la fin, du moins, pouvait-il en réécrire le tout début : il ne manquait pas grand chose à son incipit, juste une phrase qu'il s'empressa d'ajouter, celle qui l'aiderait à trouver un dénouement à ce récit, embourbé d'emblée dans les plates-bandes de la banalité :

« ...de peur de rater son train, ligne J... Ce qu'elle ignorait, alors, pressant ainsi désespérément le pas, pour disparaître dans la brume, c'était que cette nuit-là serait la plus importante de sa vie. »

TERMINUS CHAMBRE 117

Richard Donini



Ligne J. Sa ligne quotidienne. Maman tricote avec de petits os d'oiseaux. Ils tintent entre ses doigts comme du cristal.

- Margaux.
- Oui ?
- Tu sens la terre.
- Évidemment.

Elle sourit. Ses lèvres se fendent. De l'eau de mer s'en échappe.

Les platanes mastiquent le mistral. Leurs racines transpercent le plancher, tâtonnent, cherchent ses jambes. Le TER gronde. Les rails fondent sous ses roues.

- Où va-t-on ?
- Nulle part.
- Depuis quand ?
- Toujours.

Maman sourit. Ses dents sont des galets du Prado.

- Tu as grandi.
- J'ai trente-huit ans.
- Huit. Tu en as huit.

Rex rampe vers elle. Gueule cousue, yeux cousus. Il pue le formol et la pourriture. Ses griffes tapotent le sol. Tic, tic, tic.

- Le chat te cherche.
- Tu sais bien qu'il est mort, maman.
- Toi aussi.
- Je ne suis pas morte.
- Pas encore.

Les aiguilles cliquettent. Maman tricote un linceul. Rouge. Le fil ne s'arrête jamais.

Les fenêtres du train se couvrent de givre. Dehors, des visages la regardent. Bougent les lèvres. Aucun son.

- Descends, Margaux.
- Non.
- Descends !
- Je veux rentrer chez moi.
- Tu n'as pas de chez toi.

Gare Saint-Charles. Quai glacé. Sur le panneau : MONTCLAIR. Les lettres tremblent, se réorganisent. M-O-R-T-CLAIR.

- Il va pleuvoir du sang, dit maman.
- Arrête.
- Déjà commencé.

Les gouttes tombent. Tièdes. Collantes. Sur sa peau, sur ses mains. Elles forment des mots : Montclair. Mont-clair. Mort-clair. Mort.

Bip... bip... bip.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Ton réveil, Margaux.

L'horloge n'a pas d'aiguilles. Juste des trous noirs qui regardent. Qui clignent. Un homme compte ses doigts.

- Un, deux... treize.
- Trop.

- Jamais assez.

Il les arrache avec ses dents. Ils tombent dans une valise pleine de billets. Les chiffres résonnent dans son ventre. Million. Milliard. Million. Milliard.

- Montclair.
- Qui ?
- Vous savez.
- Je ne sais rien. Je traduis seulement.
- menteuse !

Droite, million. Gauche, milliard.

- Tu as huit ans, dit-il.
- J'ai trente-huit ans.
- Tu es à l'école.

Tableau noir. Craie blanche. L'institutrice écrit : MONTCLAIR = MORT. La craie crisse sur l'ardoise.

- Répétez.
- Montclair égale mort.
- Plus fort.
- MONTCLAIR ÉGALE MORT !

L'institutrice n'a plus de visage. Juste une bouche qui bouge. Rouge.

Toujours rouge. Le train traverse son ventre. Les rails lui chatouillent les côtes. Ça fait du bruit.

Klakk klakk klak.

Bip... bip... bip.

- Mélangé, dit maman.
- Quoi ?
- Tout.

Ses aiguilles tricotent de la lumière. Blanche. Crue. Qui brûle les yeux. Et puis il y a cette odeur d'hôpital. L'homme ouvre la bouche. Dedans, une chambre. Lit blanc. Tuyaux partout. Machines qui bipent.

- Entrez.
- Non.
- Entrez !
- Je ne veux pas.
- Qui vous a dit que vous aviez le choix ?

Elle tombe dans sa gorge. Glisse sur sa langue. Tombe, tombe, tombe... Dans le lit blanc.

Bip...

Froid.

Bip...

Quelque chose coule. Goutte à goutte. Dans ses veines. Hors de ses veines. Transparent avec des bulles. Comme de l'air liquide.

Le train s'enfonce dans la lumière blanche. Les roues patinent sur de la glace. Ou sur du carrelage. Le bruit change. Plus mat. Plus proche.

Maman tricote toujours. Mais maintenant c'est un tuyau qu'elle tient. Avec du rouge qui monte et qui descend. Du rouge qui vit.

- Madame, réveillez-vous !

- Qui parle ?
 - Personne.
 Une voix de femme. Douce. Pas maman. Quelqu'un d'autre. Maman est morte il y a deux ans. Ça sent l'alcool. Ou le désinfectant.
 - Stable.
 - Quoi ?
 - Vous.
 - Stable comment ?
 - Vivante.
 Le mot résonne. Trois syllabes, trois gifles.
 Une villa moderniste. Des hommes autour d'une table. Des investisseurs étrangers. Des documents blancs. Des signatures noires. Les images deviennent plus nettes. Plus vraies. Elle était là. Dans cette villa de verre et d'acier perchée sur la Corniche Kennedy. Pour traduire des contrats en anglais et en italien. Simple routine, avait-il dit. Montclair... Elle le voit maintenant. Costume bleu marine. Cheveux blancs parfaitement peignés. Chevalière dorée au petit doigt.
 - Si elle parle ?
 - Elle ne parlera pas.
 - Vous en êtes sûr ?
 - Certain.
 Voiture. Phares. Choc. Douleur qui explose dans son crâne. Noir. Blanc.

Bip... bip... bip.

La lumière lui fait mal. La vraie lumière cette fois. Pas celle du train fantôme. Néons froids. Plafond sale.
 Taches. Vraies taches. Peinture qui s'écaille.
 - Vous m'entendez ?
 La voix. Réelle. Inquiète.
 Ses lèvres bougent. Aucun son. Puis un murmure :
 - Montclair.
 Villa. Transferts. Frioul.
 Elle sait. Tout. Ils ont cru l'avoir éliminée mais elle sait.
 Les mots sortent par bribes. Difficiles. Comme des pierres qu'elle crache.
 - Montclair.
 Sophie note sur son bloc. Elle a l'habitude des patients qui divaguent. Mais ces mots-là sonnent différemment.
 - Villa Bellevue.
 L'infirmière fronce les sourcils. Ce nom lui dit quelque chose. Elle l'a entendu aux infos.
 - Transfert numéro sept.
 - Qu'est-ce que vous dites, madame ?
 Margaux voit sa main bouger sur le papier. Ces noms lui font peur. Ils devraient rester dans sa tête. Enterrés avec elle.
 - Frioul.
 - Vous voulez de l'eau ?
 - Signature. Paul-Henri Montclair.
 Sophie hésite. Ce prénom, ce nom. Le député. Trop précis pour du délire.
 - Comptes... Luxembourg... c'est un meurtre...

- Madame, vous devez vous reposer.
 - Trente millions. Quarante. Cinquante.
 Les chiffres sortent en rafales. Sophie écrit, lui fait répéter. C'est un meurtre ?
 - Député... signature... demain...
 Sophie se lève. Ses notes à la main. Elle regarde cette femme aux membres plâtrés, au corps brisé que personne ne vient voir.
 - Reposez-vous, je vous en prie.
 Seule, Margaux ferme les yeux. Les images reviennent maintenant, presque parfaites. La villa de verre. Les hommes penchés sur les documents. Elle traduisait pour eux. Contrats bidons. Sociétés écrans.
 Le plus grand, celui aux cheveux blancs, parlait d'une voix douce. Presque paternelle. Il expliquait comment l'argent public passerait par des fondations, des ONG, des instituts de recherche. Le Frioul, les anciennes installations militaires transformées en société d'études environnementales.
 - Personne ne vérifiera jamais, avait-il dit.
 - Et si quelqu'un pose des questions ?
 - Qui poserait des questions sur la protection du patrimoine maritime ? Ils avaient ri. Tous sauf elle.
 Elle n'aurait pas dû accepter ce travail. La somme était trop élevée pour une simple traduction.
 Dix mille euros : le silence est d'or...
 Les sous-entendus. L'argent qui passait d'un compte à l'autre, d'un pays à l'autre. Millions qui devenaient milliards. Elle n'aurait pas dû écouter. Pas dû comprendre. Pas dû retenir.
 Puis un regard s'était posé sur elle. Trop longtemps. Montclair.
 Il avait souri. Ce sourire politique qui ne monte jamais jusqu'aux yeux.
 En partant, elle avait senti qu'on la suivait. Dans le métro. Dans la rue. Jusque chez elle. Le lendemain, réveil avant l'aube. Cinq heures. Dehors, l'obscurité pesait encore sur la ville déserte. Elle avait froid en sortant, pressée, presque en courant. Il fallait partir. Vite. Loin. Avant qu'ils ne reviennent.
 Ses pas résonnaient dans le vide. Elle était seule avec sa peur et cette urgence qui lui broyait le ventre. Fuir. Prendre le premier train. N'importe lequel.
 Puis la voiture qui surgit de nulle part. Le choc. Les os qui craquent. La douleur qui explose. Le noir. Ils l'ont laissée pour morte.
 Mais les morts parlent. Toujours.

Bureau du médecin-chef. Sophie frappe à la porte. Entre sans attendre.
 - Docteur Lombard ? Il faut que je vous montre quelque chose.
 Elle tend ses notes. Ses pages sont couvertes de mots, de chiffres, de noms.
 - C'est la patiente de la 117. Celle qui a été admise la semaine dernière. Sans papiers. Philippe Lombard lit. Son visage se ferme. Ces noms, il les connaît. Montclair surtout. L'homme qui finance la nouvelle aile de l'hôpital. Celui qui a des parts dans la moitié des entreprises de la région.
 - Elle répète ces noms depuis son réveil. Avec des chiffres. Des dates.
 - Elle délire peut-être. Après un tel traumatisme crânien...
 - Non. C'est très précis. Très cohérent.
 Lombard relit. Villa Bellevue. Tout le monde connaît cette propriété. C'est un centre de conférences pour une fondation écologique.

- Vous en avez parlé à quelqu'un ?
- Non.
- Bien. N'en parlez pas. À personne.
- Mais docteur...
- C'est un ordre, Sophie !

Le soir, chez lui, Lombard boit. Plus que d'habitude. Il reste seul dans sa cuisine, le carnet de l'infirmière à la main.

Le Frioul. Il se souvient des documentaires. Les anciennes installations militaires sur les îles. Fermées depuis des années. Qu'est-ce que cette inconnue pouvait savoir sur cet endroit ?

Son téléphone sonne. Julien, son frère.

- Salut, Philippe. Tu as une minute ?
- Toujours.

Julien travaille pour La Provence. Journaliste d'investigation, il a le nez pour les histoires nauséabondes.

- Je passe pour l'apéro ? J'ai eu une journée de merde.

Une heure plus tard, les deux frères trinquent sur la terrasse de Philippe.

- Et toi, ta journée ? demande Julien.
- Bizarre. J'ai une patiente sans identité. Accident grave. Fractures multiples. Elle sort du coma et elle a des propos étranges.
- Quel genre ?

- Des noms. Montclair. Des transferts. Le Frioul.

Julien manque de lâcher son verre.

- Putain... Montclair ? J'enquête sur lui depuis des mois. Transferts de fonds suspects. Sociétés écrans. Détournements.

Le silence s'étire.

- Je crois qu'elle sait des choses qu'elle n'aurait pas dû entendre.

- Philippe, il faut que je lui parle.

Le lendemain, le journaliste pousse la porte de l'hôpital Nord. L'après-midi tire à sa fin. Il n'a pas dormi de la nuit.

Il monte directement au bureau de son frère au troisième étage.

- Comment va-t-elle ?

- Mieux. Elle parle de plus en plus.

- C'est vraiment la même affaire ?

- Les noms et les faits semblent correspondre en tout cas.

Ils redescendent au rez-de-chaussée. L'ascenseur grince. Vieux bâtiment des années quatre-vingt, mal entretenu.

Couloir gris. Quelques patients en peignoir traînent près des fenêtres. Chambre 117.

- Tu es sûr qu'elle va nous parler ? demande Julien, se sentant épié.

- On verra. Elle fait confiance à Sophie, son infirmière.

- Et Sophie ?

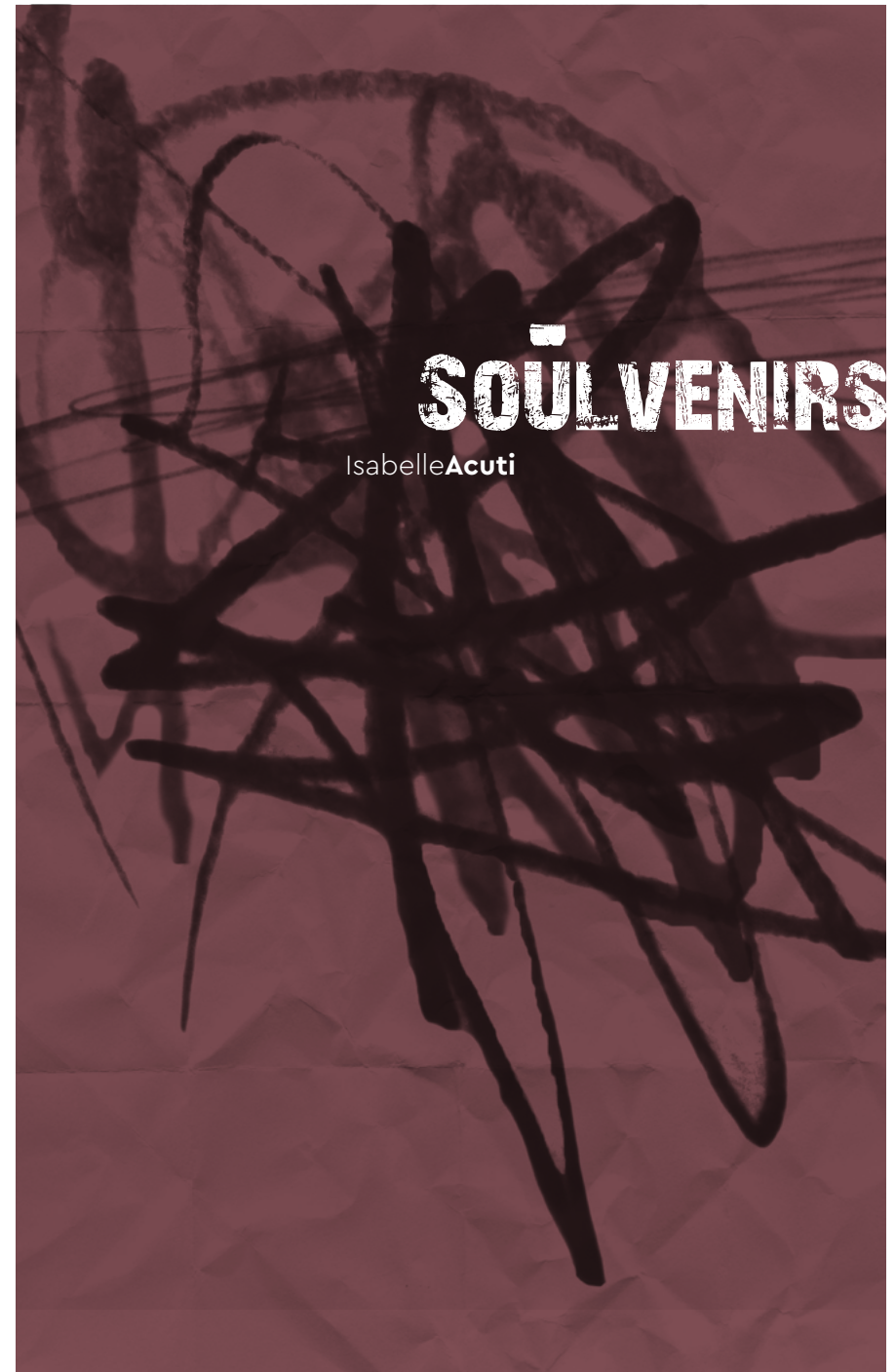
- Elle a compris qu'il se passe quelque chose de grave...

Julien sort son calepin. Il a préparé ses questions. Tout ce qu'il veut savoir sur Montclair, les transferts, le Frioul, la villa Bellevue.

- Allons-y.

Philippe abaisse la poignée.

Les perfusions arrachées pendent le long du montant métallique. Une trace de sang sur le drap froissé. La fenêtre est grande ouverte et le lit vidé de sa proie.



Il faisait nuit noire à 5 heures du matin lorsqu'elle sortit dans le froid. Elle était seule dans la rue et galopait presque, de peur de rater son train, ligne J. Elle emprunta l'escalier barré d'un sens interdit, histoire de gagner de précieuses minutes.

Et comme à chaque fois devant ce panneau, elle se souvient.

Elle régresse.

Elle a six ans.

Pas plus.

C'est un gros rond rouge, barré d'un large trait blanc. Voilà, ça c'est un terdit ! On lui a bien expliqué. Quand elle en voit un, faut pas aller plus loin, c'est pareil que des fenses d'entrer. Les terdits et les fenses, y'en a plein partout dans la maison blanche. Y'en a un juste avant le bureau de Madame Patillon, celle qui l'a accueillie après qu'elle a parlé à une policière. Sortir la nuit, c'est aussi un terdit. Se gratter, c'est un terdit. Soulever les jupes, c'est un terdit. Lui, il a eu le droit, mais pas elle. Cracher, mordre, se débattre, vomir, crier, c'est un terdit. Se toucher, c'est un terdit. Lui, il a eu le droit, mais pas elle. Des fenses de pénétrer. Y'en a qui ont le droit ... Pas elle ! Ils veulent tous qu'elle parle, elle le sait. Ils disent aussi « combattre le mutisme ». Mais elle y arrive plus, et quand elle essaie, elle bave parce que les mots, les siens y passent pas. Quand elle y arrive, c'est que des gros mots. « Bouffe salope, sale pute, tiens prends ça ! » et ça fait mal. Ça s'accroche dans la gorge.

L'après-midi, elle voit le Docteur pour la Séance. Il sent bon. Il sent le citron. Il lui donne des crayons et elle doit faire des dessins. Mais comme elle préfère la peinture, elle a dessiné un gros tube de rouge et aussi un gros tube de blanc. Elle les a eus. Avec des pinceaux tout doux ! Elle les utilise pas, elle les garde. Ici, y'a rien de plus doux. Quand elle a caressé sa figure avec, le Docteur avait pas l'air content, et quand elle a préféré ses doigts pour peindre, il a crié. Crier, c'est pourtant un terdit ! Il a le droit, mais pas elle. Elle l'a regardé, il a dit d'accord. Elle les a rangés dans sa poche. Comme ça, quand elle veut de la douceur, ils sont là, à elle. Le Docteur garde son travail dans un dossier avec son nom écrit dessus. Elle trempe ses mains dans la peinture et elle l'étale sur toute la feuille qui devient toute rouge, elle en met partout, elle déborde, mais c'est pas grave, y'a un plastique dessous. Il attend, il prend des notes et sous le mot « progrès », il dessine une petite étoile. C'est joli. Mais lui aussi, il fait toujours la même chose...

Hier, elle a changé. Elle a dessiné la tête du gros monsieur toute rouge avec des gros yeux blancs, car elle a entendu dire qu'il était « allé trop loin avec elle », que c'est aussi un terdit, mais le Docteur, elle l'a vu, il a pas vraiment regardé sa peinture. Il a juste dit : « Ah, tiens, tu utilises le blanc ! ». Il veut « qu'elle exprime sa douleur », c'est pourtant ce qu'elle fait, parce que le gros monsieur, dans ses cauchemars, il lui fait encore peur, mais ça, le Docteur a pas compris. Pourtant c'est son portrait.

Elle dort dans une chambre, mais elle aime pas bien les draps dans lesquels il faut se glisser. Tous les soirs, elle les retrouve coincés sous le matelas. Elle leur rend leur liberté à coups de pieds. Sauf qu'y'a les cauchemars.

Elle va dans le parc la journée. Y'a des oiseaux qui lui chantent des chansons, les rayons du soleil qui la réchauffent et la pluie qui la mouille. Elle aime courir sous la pluie. Elle la lave. Mais aller dehors sans sa blouse, c'est un terdit. Et elle ouvre grand la bouche pour avaler la pluie. C'est frais. Elle aime ça aussi. Ils ont peur qu'elle s'enrhume, mais un rhume, ça fait pas mal... Qu'elle « frise la pneumonie ». C'est joli pourtant quand ça frise. Elle, elle a les cheveux comme ça et roux aussi. On les a

rasés à cause des poux, mais ils ont repoussé sans poux, alors elle a eu le droit de les garder. Elle aime danser aussi, tourner, tourner très vite. Dans sa tête, ça tourne aussi et les soûlvenirs, ils se bousculent comme dans le robot de Bertille quand elles font des crêpes. Bertille, c'est la cuisinière. C'est elle qui lui donne les petits bonbons du matin, du midi et du soir. Alors sa tête, elle devient légère, légère. Elle se rappelle d'une chanson. C'est l'histoire d'un petit cheval blanc. Qui courait au loin, devant. Dans le parc, y'a des animaux. Des lapins tout chauds et un âne gris. Il est gentil, mais il fait du bruit avec sa gorge. Ça rappelle des soûlvenirs. Alors elle danse, elle tourne vite pour oublier. Mais ça, ils ont pas compris.

Une fois, Bertille a fait bouillir de l'eau trop longtemps. Dans la casserole, y'avait plus rien. Alors l'autre jour, elle a vomi ses soûlvenirs dedans. Tous. Le gros monsieur son truc dans sa bouche les gros mots qui accrochent la douleur et le reste. Mais l'odeur a alerté Bertille. Elle a crié, elle a vomi aussi. Et on l'a enfermée. C'est bête, elle a failli y arriver. A parler. C'est vrai que ça sentait pas bon, mais des soûlvenirs comme ça, qui font mal comme ça, faut pas s'attendre à ce qu'ils sentent bon ! Ils auraient pu s'évaporer. Comme l'eau tout au fond de la casserole. Elle a eu droit à la carmagnole de force. C'est une chemise mal fichue, avec les manches qui s'attachent dans le dos. On peut rien faire avec ! Ils ont dit qu'elle avait perdu la boule. Oh que non ! La boule, elle est toujours là, au fond de sa gorge, à coincer les mots, à remuer les soûlvenirs. Elle a failli y arriver. Lui, l'autre, il a eu le droit, mais pas elle.

Elle connaît son nom.

Alexandre Dutilleul comme l'infusion.

Il les accompagnait un bout de chemin en rentrant de l'école. Il leur donnait des bonbons pour qu'ils entrent dans sa maison. A elle, à Pierre, à d'autres. Tout s'est arrêté quand elle a saigné. Son père a hurlé, sa mère a pleuré. C'est là qu'elle a eu très peur, vraiment très peur. C'est là qu'elle a compris ce que c'est qu'un terdit. C'est là que tout s'est coincé comme les draps dans sa tête sous le lit. Après, y'a eu la maison blanche. Elle se rappelle plus bien d'avant. Sauf de son nom à lui écrit sur la boîte aux lettres. Monsieur Alexandre Dutilleul. Un gros monsieur tout rouge, avec des yeux qui deviennent blancs quand il se met à braire. Et ça, ça devrait être un terdit, non ? Parce qu'à cause de lui, elle aime plus bien manger, c'est dur d'avaler. Alors, elle est toute maigrichonne. Une fois, elle a réussi à crier son nom, c'était juste après avoir vomi dans la casserole. « Dutilleul » qu'elle a gueulé. Sauf qu'ils l'ont enfermée. Le Docteur, il a voulu revenir sur cet « épisode ». Il lui a demandé ce qu'elle reprochait à Bertille. Si c'était pour se venger. Elle a chuchoté Dutilleul pour pas s'écorcher. Il lui a dit qu'y faudrait qu'elle attende pour ça. Alors elle attend.

Quand elle repense aux questions du Docteur, ça l'énerve. Reprocher quelque chose à Bertille ! Il est fou. C'est la plus gentille. Bertille, elle sent la vanille. A cause des gâteaux. Elle a eu la permission de retourner dans les cuisines. Mais pas tout de suite. Elle a le droit : de casser les œufs, de mélanger avec la cuillère en bois, d'appuyer sur le bouton du robot et de lécher les plats. Par contre, elle a pas le droit : de s'approcher de la plaque et des poêles et des casseroles. C'est devenu un terdit. Bertille, elle a le droit, mais pas elle.

Durant la Séance avec le Docteur, elle a peint sa feuille tout en rouge, et elle a vidé dessus le gobelet d'eau. Diluer la couleur, c'est un peu comme évaporer les soûlvenirs. Mais ça ramollit la feuille, et après, elle se déchire. Elle, elle veut pas qu'on la déchire. Avec la casserole, c'est beaucoup mieux. Y'avait plus une goutte

d'eau dedans. Et la casserole, elle, elle était comme avant. Avec juste un petit liseré blanc qui s'en est allé en frottant doucement.

Elle aime bien quand le Docteur est songeur. Quand il regarde au-delà des carreaux les arbres danser au rythme du chant des oiseaux et les feuilles voler tout doucement, dans le souffle du vent. A ce moment là, quand il attend rien d'elle, elle trouve qu'il lui ressemble. Lui aussi il a des cheveux frisés. Des fois, elle aimerait l'emmener au fond du parc. Ils pourraient s'installer sur le petit banc et écouter. Elle est sûre qu'elle arriverait à parler. A dire un petit mot. Aussi petit qu'une trille qui glisserait dans sa gorge comme celles des oiseaux. Et qui serait doux aux oreilles. Peut-être qu'alors sa bouche au Docteur sourirait pour de vrai, avec les yeux, comme des fois Bertille. Mais il se retourne, croise son regard, ses yeux se posent sur ces mains pleines de peinture et ses épaules tombent. Lourdes, comme chargées d'un poids. Peut-être que lui aussi, il a mal.

Madame Patillon est venue la chercher pour « faire le point ». Elle a eu le droit de passer la porte qui a un terdit collé dessus. Elle a dit qu'à part « l'épisode dans la cuisine », elle était plutôt sage. Que si elle faisait un effort, elle pourrait rentrer. Mais rentrer où ? Retourner chez elle, elle est pas pressée. Y'a l'école et le gros Dutilleul sur le chemin qui attire les gamins. Si elle le revoit, elle se pisse dessus, elle se noie, elle se déchire. Elle veut plus saigner, entendre crier, entendre pleurer. Plus jamais. Ça fait trop mal. Et les souïvenirs revenir, encore plus souïls, tournoyer dans sa tête et la faire vomir.

- « Bouffe salope, sale pute, tiens prends ça ! » C'est sorti d'un coup comme des fois. Avec cette grosse voix qu'est pas la sienne, juste un souïvenir et puis elle s'est évanouie. Quand elle s'est réveillée, elle était dans le lit, enfermée dans les draps, avec le Docteur à ses pieds. Elle a libéré les draps. Il lui a dit de pas s'énervier. Sauf qu'elle était pas énervée. Elle voulait juste respirer. Il l'a chatouillée avec un pinceau. Aaah, ça, elle a bien aimé ! C'était doux, encore plus doux que quand c'est elle qui le fait. Elle a même rigolé. Et ça c'était la première fois. Ça lui a fait bizarre. Ça l'a surprise tellement qu'elle a arrêté d'un coup net. Et puis, il l'a regardée avec une drôle de tête. Il s'est levé, il est parti sans un mot, mais il est revenu avec les tubes de peinture. C'était même pas l'heure de la Séance, mais elle a eu le droit de peindre quand même, là, sur la tablette en plastique de son lit. Alors elle a appuyé fort sur le tube de rouge, a écrasé la peinture dans ses mains, et a tartiné la feuille, après, elle a fait couler du tube directement le blanc. Comme Monsieur Dutilleul avec son machin. Elle aurait voulu tout chiffonner, tout faire brûler, mais le Docteur, il les garde, ses peintures.

Léonard de Vinci, c'est un génie. C'est vrai qu'il dessine bien. Le Docteur lui a prêté un livre. Il a inventé plein de machines. Le Docteur a dit qu'il avait tout inventé, sauf la machine à faire parler les enfants. Alors, elle a peint la casserole. Mais le pauvre, y comprend rien. Elle lui a pris la main, ils sont allés dans les cuisines. Y'avait personne. Elle a allumé la plaque. Elle a posé la casserole. Elle a versé de l'eau dedans, parce que vomir, c'est un terdit et elle a voulu laisser s'évaporer toute l'eau pour lui prouver. Lui prouver. Lui..., mais il a tout arrêté. Il lui a dit que si c'était pour du tilleul, il aimait pas ça. Et elle donc. Dutilleul, plus jamais.

Elle a rêvé. C'était pas comme d'habitude. Elle s'est pas réveillée en pleine nuit, elle a pas crié, elle a rien arraché. C'était pas un cauchemar. Non, elle a rêvé. Elle était dans le jardin de Monsieur Dutilleul. Il parlait, mais elle comprenait rien. Il a monté les marches de sa maison. Elle est pas entrée. Il est ressorti avec les bonbons. Elle

a allumé son briquet. Pourtant, c'est ici qu'elle l'a trouvé, au fond du parc. Elle a soufflé sur la flamme, mais au lieu de l'éteindre, ça a fait une grosse flamme qu'elle a dirigée sur sa figure toute rouge. Ses cheveux se sont enflammés, sa chemise. Il s'est mis à braire. A se frapper avec ses mains, à se rouler par terre. Il est devenu tout petit. Elle l'a attrapé avec deux doigts et elle l'a jeté au fond de la casserole. L'alcool, ça s'enflamme très vite, c'est dangereux pour ça. Et comme il en avait encore bu beaucoup, il s'est mis à cuire, à brûler très vite. Il bougeait plus. Tout recroquevillé, il ressemblait plus à rien. C'est l'odeur qui l'a réveillé.

Dehors, Monsieur Paul faisait brûler des feuilles. Elle est sortie le voir. Ça sentait bon la fumée, mais il l'a disputée, il lui a dit de rentrer. Ça change, les rêves ! L'odeur des feuilles flottait dans la grande salle, par la fenêtre qu'elle avait ouverte. Et puis elle a croisé le Docteur. Il avait pas sa veste, juste une chemise bleue pour aller avec ses yeux. C'est normal, le soleil brille déjà, ce matin. Elle lui a tendu un pinceau. Il l'a pris, cette fois-ci il a compris, il lui a chatouillé le bout du nez et ça l'a fait éternuer. Durant la Séance, il lui a donné une grande feuille blanche. Plus grande qu'elle, enfin presque. Elle voulait lui dire pour son rêve. Elle a peint un gros rond rouge avec un large trait blanc, la tête de Monsieur Dutilleul, sa maison derrière. Et devant la boîte aux lettres avec son nom. Ça lui a pris du temps, mais elle s'est appliquée. Et puis, tout doucement elle a sorti le briquet en le regardant. Elle l'a frotté, mais ça a pas voulu s'allumer. Il lui a pris gentiment. Et il l'a emmenée dehors, près du feu de feuilles. Alors, elle l'a jetée dedans. Sa peinture, pas le Docteur ! Et là, d'un coup, il a eu l'air content. Le papier, d'abord il a noirci, et puis floouuu ! Il s'est enflammé comme dans sa nuit. Le Docteur a fait oui avec sa tête. Et vous savez quoi, il lui a rendu le briquet qu'est pourtant un terdit dans la main des enfants. Il s'est accroupi près d'elle, et ils ont regardé Monsieur Dutilleul s'envoler, en petits morceaux noirs dans la fumée. Ils sont restés longtemps comme ça tous les deux, même qu'elle aurait voulu que jamais ça s'arrête. Mais ça s'est arrêté, il s'est relevé. Elle a entendu ses genoux craquer. Et il est parti en emportant son odeur de citron.

Ce matin, tout était chaud. Le soleil, le feu, son corps, le Docteur et son cœur. Alors elle a dansé. La fois d'après, le Docteur l'a laissé l'emmener au fond du parc, pour s'asseoir sur le banc. Et c'est elle qui lui a chatouillé le nez. Et vous savez quoi ? Lui aussi il a éternué ! Ils ont regardé le ciel, les arbres danser au rythme du chant des oiseaux et les feuilles voler tout doucement, dans le souffle du vent. Alors elle a chanté. Pas dans sa tête, avec sa bouche, tout bas. Et vous savez quoi ? La chanson du petit cheval blanc qui courait loin devant, il la connaissait !!!


Elle va mieux.

Le Docteur, il a raccroché. Elle sait pas quoi, mais après elle, il a raccroché. Il vit en Bretagne. Un jour, elle ira le voir.

Monsieur Dutilleul, il a finit par tomber. Elle sait pas sur quoi, mais il dort en prison en attendant son procès.

Aujourd'hui, dans la nuit noire, elle a vingt et un ans.
Elle a le droit.

Et si vous voulez tout savoir, elle n'a pas raté son train.



“ Il faisait nuit noire à 5 heures du matin lorsqu'elle
sortit dans le froid. Elle était seule dans la rue et
galopait presque, de peur de rater son train, ligne J. ”

C'est le thème du concours choisi par la marraine de cette édition, l'autrice Anouk Shutterberg. Découvrez les 10 nouvelles sélectionnées par un jury de libraires et de bibliothécaires du territoire avec une mention spéciale pour la nouvelle *Aristofil 78* par Élisabeth Roche, à la fois lauréate et coup de cœur du jury.

La Communauté urbaine Grand Paris Seine & Oise